II

LA CULTURE DE VERRÈS

par Renaud Robert,
Professeur à l'Université d'Aix-Marseille I

Sommaire. — *Les protecteurs de C. Verrès forment davantage un* ***cercle*** *défini par une commune* ***culture grecque*** *et par un goût prononcé pour le* ***luxe*** *qu'une* ***faction politique***. *Ce luxe se manifeste dans la* ***vie publique*** *(organisation de* ***jeux*** *somptueux), mais aussi dans le* ***cadre privé***. *Verrès fut sans doute un pourvoyeur d'****objets précieux*** *pour son entourage. Les attaques contre le préteur sont pour Cicéron une occasion de dénoncer la confusion entre* ***magnificentia publica*** *et* ***luxuria priuata***. *En outre l'orateur oppose les* ***connaissances artistiques*** *du préteur, fondées sur une* ***ars***, *à la véritable* ***culture des hommes du passé***. *Cicéron qualifie en effet Scipion ou Marcellus d'hommes eruditissimi ou de litterati, car leur culture repose sur la* ***connaissance des mythes et de l'histoire***. *Pourtant le comportement de Verrès en Sicile ne paraît pas aussi incohérent que le dit Cicéron. Il a cherché à s'approprier les* ***monuments du passé sicilien***. *Il a également placé sa préture sous l'autorité de* ***Vénus Erycine***. *Ce culte de Vénus peut paraître imiter celui des* ***imperatores contemporains***.

Epitome. — *Qui C. Verrem in tutela sua habuerunt,* ***circulo*** *hominum qui* ***graecas litteras*** *omnes colunt* ***luxuque*** *maxime delectantur quam* ***factionis fautoribus*** *propiores esse uidentur. Quorum luxus apparet non solum in* ***uita publica***, *cum, aediles facti, magnificos ludos praebent, sed etiam in* ***uita priuata***. *Nam Verres* ***signa et tabulas pictas*** *familiaribus suppeditauisse uidetur. Itaque, Cicero, cum Verrem accusat, illos castigat qui* ***magnificentiam publicam*** *cum* ***luxuria priuata*** *confundant. Praeterea ista Verris* ***intelligentia*** *quae ex arte proueniat* ***maiorum uerae culturae*** *ab oratore opponitur. Cicero enim Scipionem vel Marcellum eruditissimos litteratosque appellat, quia eorum cultura* ***e fabularum et rerum memorabilium scientia*** *constat. Res autem a Verre in Sicilia gestae non tam absurdae uidentur quam Cicero praedicit. Nam Verres* ***monumenta*** *in Sicilia a maioribus tradita rapere conatus est atque* ***Erycinam Venerem*** *praeturae suae praesidem instituit. Quam colens praetor* ***aetatis suae imperatores*** *imitari uidetur.*

Vouloir définir la culture de Verrès procède de la gageure, tant Cicéron s'est employé à dénier à son adversaire le moindre élément d'*humanitas* et, plus encore, tout comportement rationnel [1]. En raison de l'absence quasi totale de sources alternatives, le jugement sévère de Cicéron sur ce personnage ne peut être contrebalancé par le témoignage d'aucun autre auteur. Au reste, certains historiens modernes ont suivi l'orateur et ont volontiers

1. Le texte et les traductions des sources latines sont empruntés aux éditions de la CUF, sauf indication contraire.

accepté l'idée que le préteur de Sicile ne possédait aucune véritable culture, qu'il était dépourvu de goûts artistiques et avait réuni au hasard de ses pillages une collection de statues et de peintures qui n'obéissait à aucun principe clair d'organisation [2]. Pourtant, le fait que d'éminents représentants de la *nobilitas* ont tenté, presque jusqu'au dernier moment, de protéger Verrès indique qu'il n'était pas totalement insignifiant aux yeux de ses contemporains et qu'il jouait un rôle particulier — même si ce rôle n'est pas facile à définir — dans les cercles dirigeants. Si l'on consent à replacer les choix artistiques du préteur dans le contexte du collectionnisme romain du début du I^er^ s. av. J.-C., sa conduite, que Cicéron s'efforce de présenter comme aberrante et exceptionnelle, s'inscrit dans une logique qui diffère peu de celle de certains de ses contemporains [3]. On peut déduire des *Verrines* quelques indices qui permettent de situer plus précisément Verrès dans un milieu socio-culturel précis [4]. Enfin le portrait à charge dessine la figure d'un monstre, derrière laquelle on croit cependant entrevoir, « en creux », une forme de cohérence intellectuelle que l'argumentation cicéronienne s'efforce systématiquement de faire voler en éclats. Le propos de cet article n'est évidemment pas de « réhabiliter » le préteur de Sicile ou de tenter de démontrer qu'il n'était pas celui que l'on pense. Sans sous-estimer la singularité et la malhonnêteté du personnage, il me paraît au contraire plus intéressant de se demander en quoi Verrès est représentatif du collectionnisme qui prend alors à Rome un essor remarquable et quelle place il pouvait occuper au sein du groupe de la *nobilitas* qui l'avait accueilli. Il n'est ni l'unique ni le plus éminent représentant des amateurs d'art, même s'il est celui sur lequel nous disposons du plus grand nombre d'informations.

Le milieu politique et intellectuel de Verrès

Les *Verrines* et le commentaire du Pseudo Asconius donnent de nombreuses informations sur les défenseurs ou, tout au moins, sur les protec-

2. H. Jucker, *Vom Verhältnis der Römer zur bildenden Kunst der Griechen*, Francfort, 1950, p. 81 ; R. Neudecker, *Die Skulpturenausstattung römischer Villen in Italien*, Mayence, 1988, p. 23 ; R. Chevallier, *L'artiste, le collectionneur et le faussaire. Pour une sociologie de l'art romain*, Paris, 1991, p. 113 voit en Verrès un « connaisseur » plus qu'un « simple amateur », mais paraît prendre au pied de la lettre ce que Cicéron dit de la « folie » du préteur.

3. La plupart des spécialistes modernes admettent que Verrès est représentatif du goût de ses contemporains : voir déjà C. W. Wunderer, « Kunststudien zu Cic. *Verr.* IV », dans *BBG* 43, 1907, p. 289-315 et G. Becatti, *Arte e gusto a Roma*, Florence, 1951, p. 77 ; en dernier lieu G. Zimmer, *Republikanisches Kunstverständnis : Cicero gegen Verres*, dans *Das Wrack. Der antike Schiffsfund von Mahdia*, Cologne, 1994, p. 869. Les commentateurs sont d'autant plus disposés à reconnaître la « normalité » de Verrès qu'ils sont sévères à l'égard du jugement artistique de Cicéron, notamment H. Bardon, « Sur le goût de Cicéron à l'époque des *Verrines* », dans *Ciceroniana* 2, 1960, p. 7 et surtout Id., « La leçon de Verrès », dans *Studi in onore di L. Castiglioni*, I, Florence, 1960, p. 34-35 ; bonne synthèse de G. Baldo : M. Tulli Ciceronis *in C. Verrem actionis secundae Liber quartus (De signis)* a cura di G. Baldo, Florence, 2004, p. 38-49 ; également A. Lazzeretti : M. Tulli Ciceronis *in C. Verrem actionis secundae Liber quartus (De signis). Commento storico e archeologico*, a cura di A. Lazzeretti, Pise, 2006, p. 50-52.

4. Les études sur le personnage sont très peu nombreuses : F. H. Cowles, *Gaius Verres. An Historical Study* (*Cornell Studies in Classical Philology* 20), Ithaca — New York, 1917 et surtout *RE*, VIII, A2, *s. v.* C. Verres, n° 1, col. 1561-1633 (Habermehl). Sur la préture : T. C. Brennan, *The Praetorship in the Roman Republic*, 2 vol., Oxford, 2000, p. 486-490.

teurs de Verrès [5]. Cicéron présente les partisans du préteur comme un groupe d'hommes parfois désignés par le démonstratif pluriel *isti* [6]. Outre Q. Hortensius Hortalus [7], on compte parmi eux essentiellement les *Metelli*, en particulier M. Caecilius Metellus [8], chargé de présider la *quaestio de repetundis* pour l'année 69 av. J.-C., qualifié par Cicéron d'*amicissimus* des défenseurs de Verrès [9], Q. Caecilius Metellus Creticus, élu consul pour l'année 69 en même temps qu'Hortensius [10]. Selon Cicéron, il avait reçu de Verrès un signalé service, puisque ce dernier lui avait procuré à prix d'argent le vote des centuries prérogatives [11]. Il faut ajouter à ces deux personnages L. Caecilius Metellus, propréteur de Sicile en 70 et successeur de Verrès dans la province [12]. Les obstacles qu'il opposa à l'enquête de Cicéron indiquent la part qu'il prenait à la cause de son prédécesseur [13]. Après avoir annulé une partie des décisions de Verrès, le nouveau gouverneur prit ouvertement parti pour lui en invoquant, déclare Cicéron, des liens de parenté et tenta de faire pression sur les témoins à charge [14].

5. Pseudo Asconius, *In diuin.*, p. 185, l. 11-16 Stangl : *Accessit eis non ignobilis futura ideo de Verre uictoria, quia a Metellis, Scipionibus et multis aliis nobilibus uiris et praecipue ab Hortensio ipso defenderetur, facile et principe in senatu propter nobilitatem et in foro ob eloquentiam rege causarum et eodem consule designato cum Metello fratre Metellorum, alterius praetoris Siculi, alterius praetoris urbani*. Cicéron déclare explicitement que Verrès espérait se servir de l'autorité de ses protecteurs *nobiles* contre lui, I, 15 : *Proponit inania mihi nobilitatis, hoc est hominum arrogantium, nomina, qui non tam me impediunt, quod nobiles sunt, quam adiuuant, quod noti sunt* ; voir le commentaire du Pseudo Asconius (*In Verr.* 1, 15, p. 209, l. 17-18 Stangl) : *Curionis et Metellorum trium, Hortensii et Scipionis : hi enim Verri palam suffragabantur*.

6. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 26 : *Reperio, iudices, haec ab istis consilia inita et constituta ut, quaecumque opus esset ratione, res ita duceretur ut apud M. Metellum praetorem causa diceretur*.

7. *RE*, VIII, 2, *s. v.* Hortensius, n° 13, col. 2470-2481 (Münzer) ; W. Drumann-P. Groebe, *Geschichte Roms*, 3, (Leipzig, vol. 1, 1899 ; vol. 2, 1902[1] ; vol. 3, 1906[1]) Hildesheim, 1964[2], n° 6, p. 78-102).

8. *RE*, III, 1, *s.v.* Caecilius, n° 78, col. 1206 (Münzer) ; W. Drumann — P. Groebe, 2, *op. cit.*, n° 33, p. 47.

9. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 26 ; II, 1, 21 : à l'annonce que le *praetor designatus* pour les affaires de concussions était M. Caecilius Metellus, Verrès reçut de très nombreuses félicitations ; Pseudo Asconius, *In Verr.* 1, 21, p. 213, l. 4-5 Stangl : *Sorte obueniebat unicuique praetori. Hic ergo M. Metellus amicus Verris successurus Glabrioni fuerat*. La stratégie des protecteurs de Verrès consistait à faire repousser le procès jusqu'à l'année suivante (69 av. J.-C.), année durant laquelle Hortensius et Q. Caecilius Metellus devaient être consuls.

10. *RE*, III, 1, *s.v.* Caecilius, n° 87, col. 1210 (Münzer) ; W. Drumann — P. Groebe, 2, *op. cit.*, n° 30, p. 45-46 ; Pseudo Asconius, *In Verr.* 1, 26, p. 214, l. 22-25 Stangl : *Subaudi consulem, et ne error sit in nominibus, tenere nos oportet, tres Metellos esse : unum* <consulem> *cum Hortensio, alterum* <praetorem> *in urbe constitutum de pecuniis repetundis, tertium Siciliae praetorem*.

11. Cicéron, *Verr.*, I, 26 : *In eo esse haec commoda : primum M. Metellum amicissimum, deinde Hortensium consulem, neque Hortensium solum, sed etiam Q. Metellum, qui quam isti sit amicus attendite ; dedit enim praerogatiuam suae uoluntatis eius modi ut isti pro praerogatiuis iam reddisse uideatur*.

12. Cicéron, *Verr.*, I, 27. *RE*, III, 1, *s.v.* Caecilius, n° 74, col. 1204-1205 (Münzer) ; W. Drumann — P. Groebe, 2, *op. cit.*, n° 31, p. 46. Sur la question très débattue du patronage des *Metelli* en Sicile, voir E. Badian, *Foreign Clientelae (264-70 B. C.)*, Oxford, 1958, p. 296 ; J. van Ooteghem, « Verrès et les *Metelli* », dans R. Chevallier (dir.), *Mélanges A. Piganiol*, Paris, 1966, p. 827-835 ; E. S. Gruen, « Pompey, Metellus Pius and the Trials of 70-69 B. C. : the Perils of Schematism », dans *AJPh*, 92, 1971, p. 11 ; P. A. Brunt, « Patronage and Politics in the 'Verrines' », dans *Chiron* 10, 1980, p. 276 ; J. Nicols, « The Caecilii Metelli : *patroni Siciliae* ? », dans *Historia* 30, 1981, p. 238-240.

13. Cicéron, *Verr.*, I, 28 ; II, 2, 11-14 ; 63-65 ; 138-140 ; 156 ; 162-165 ; II, 3, 122 ; 152-153 ; 5, 129. Dans le *De signis* (147) le préteur Métellus tente d'empêcher les Syracusains de remettre à Cicéron le sénatus-consulte annulant l'éloge de Verrès.

14. Cicéron, *Verr.*, II, 2, 64 : *Venerat ad eum illo biduo Laetilius quidam, homo non alienus a litteris ; itaque eo iste tabellario semper usus est. Is epistulas complures attulerat, in his unam domo quae totum mutarat hominem. Repente coepit dicere se omnia Verris causa uelle ; sibi cum eo amicitiam cognationemque esse*. Il oblige notamment les témoins siciliens à se rendre auprès de Q. Caecilius Metellus Creticus,

À ce premier groupe, il faut ajouter Q. Lutatius Catulus, qui faisait partie des juges, et qui est plusieurs fois interpellé dans le *De signis* [15]. Il était le fils du consul homonyme de 102 av. J.-C. vainqueur des Cimbres [16]. Sa sœur avait épousé Hortensius [17]. Cicéron insinue qu'il n'était pas défavorable à Verrès [18]. Sont également pris à partie ou simplement nommés par Cicéron, P. Cornelius Nasica [19] et l'historien L. Cornelius Sisenna [20], tous deux membres du collège des défenseurs du préteur [21].

Je ne reviendrai pas ici sur les raisons politiques qui ont pu pousser ce groupe d'hommes, unis par des liens familiaux, à constituer, à l'occasion du procès de Verrès, une faction conservatrice soucieuse de préserver ses intérêts et sans doute sourdement hostile à l'influence grandissante de Pompée [22]. Je voudrais plutôt tenter de cerner le « profil culturel » de ces représentants de la *nobilitas*, pour mieux comprendre les motivations du gouverneur de Sicile. Le rôle intellectuel joué par certains de ces hommes est bien connu.

Cicéron lui-même rend hommage à Hortensius dans le *Brutus*. Il loue son originalité et note que dans sa jeunesse, son style asianiste introduisit une rupture qui ne fut pas toujours du goût des orateurs plus âgés [23]. Il le décrit également comme un orateur déclinant, au style passé de mode, en partie retiré de la vie politique et jouissant d'une énorme

le consul désigné, qui cherche à les décourager de témoigner ; Cicéron, *Verr.*, I, 27 : *Arcessit alter consul designatus Siculos ; ueniunt non nulli, propterea quod L. Metellus esset praetor in Sicilia. Cum iis ita loquitur, se consulem esse ; fratrem suum alterum Siciliam prouinciam obtinere, alterum esse quaesiturum de pecuniis repetundis ; Verri ne noceri possit multis rationibus esse prouisum.*

15. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 69 ; 82 ; il était également le protecteur d'un citoyen de Lilybée qui, grâce à lui, avait obtenu de Sylla la citoyenneté romaine (37).

16. *RE*, XIII, 2, *s.v.* Lutatius, nº 7, col. 2072-2082 (Münzer) ; *RE*, XIII, 2, *s.v.* Lutatius, nº 8, col. 2082-2094 (Münzer).

17. *RE*, XIII, 2, *s.v.* Lutatia, nº 24, col. 2096 (Münzer) ; Cicéron *De or.*, 3, 228.

18. Durant sa préture urbaine, Verrès avait fait condamner le tribun Q. Opimius qui avait soutenu en 75 av. J.-C. le consul C. Aurelius Cotta, favorable à l'abrogation de la *lex Cornelia tribunicia*, défendue par Q. Lutatius Catulus ; Cicéron, *Verr.*, II, 1, 155 et Pseudo Asconius, *in Verr.* II 1, 155, p. 255, l. 14-15 Stangl : *Contra alicuius hominis nobilis uoluntatem. Catulum significat, qui tunc princeps fuit Syllanae factionis* ; J. van Ooteghem, *art. cit.*, p. 828.

19. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 79. Son adoption en 64 av. J.-C. par Q. Metellus Pius montre les liens de sa famille avec les *Metelli* : il devint alors Q. Caecilius Metellus Pius Scipio Nasica.

20. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 33 ; 43.

21. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 80-81.

22. L. Ross Taylor, *Party Politics in the Age of Caesar*, Berkeley, 1949, p. 104 ; J. van Ooteghem, *art. cit.*, p. 827-835, pour qui le procès de Verrès doit être replacé dans un contexte de rivalité entre les *Metelli* et Pompée, notamment à propos du patronage de la Sicile. Pompée, pro-préteur en Sicile en 82 av. J.-C. s'était constitué à cette occasion une clientèle parmi les notables siciliens, peut-être au détriment des *Metelli*. Il attire l'attention sur le fait que Pompée s'était particulièrement lié à Sthénius de Thermes, après que ce dernier se fut dénoncé comme seul responsable du soutien apporté par la ville aux marianistes (Cicéron *Verr.* II, 2, 113 ; Plutarque, *Pomp.*, 10, 12). Or Sthénius fait partie des notables sur lesquels Verrès s'est le plus acharné (Cicéron *Verr.*, II, 2, 82-118 ; II, 5, 109 ; 128). Le préteur aurait donc eu mission de rétablir le patronage des *Metelli* sur l'île et, pour cette raison, aurait bénéficié de leur protection lors de son procès. Sur la question des partis de la *nobilitas* à la fin de l'époque républicaine, la bibliographie est désormais considérable : pour la place des *Metelli* dans les « factions » contemporaines, voir B. Twyman, « The *Metelli*, Pompeius and Prosopography **»,** dans *ANRW* 1, 1, 1972, p. 816-874 (avec la bibliographie antérieure). Sur le rôle des *Metelli* dans le procès de Verrès : E. S. Gruen, *op. cit.*, p. 2-3 ; R. Scuderi, « Lo sfondo politico del processo a Verre », dans M. Sordi (a. c.), *Processi e politica nel mondo antico* (Contributi dell'Istituto di storia antica 22), Milan, 1996, p. 169-187.

23. Cicéron *Brut.*, 95 (326) ; G. Kennedy, *The Art of Rhetoric in the Roman World (300 B. C. — A. D. 300)*, Princeton, 1972, p. 96-102 ; J.-M. David, *Le patronat judiciaire au dernier siècle de la République romaine*, BEFAR 177, Rome, 1992, p. 763-766 avec la liste des sources et la bibliographie antérieure.

fortune [24]. Le luxe domestique d'Hortensius est bien connu par le témoignage de Varron : il élevait des paons qu'il fit servir à table, raffinement approuvé par les *luxuriosi*, mais jugé sévèrement par les *boni uiri* [25] ; il consacrait beaucoup de soin et d'argent à la pisciculture dans sa villa de Baules sur le golfe de Naples [26]. Pline place Hortensius parmi ceux qui développèrent les viviers (avec L. Licinius Murena, L. Marcius Philippus et L. Licinius Lucullus) et rappelle qu'il pleura la mort de l'une de ses murènes [27]. Enfin, Varron décrit le curieux spectacle qu'il avait fait mettre en scène dans sa villa du Laurentum : un acteur costumé en Orphée s'avançait cithare en main et sonnait de la trompette pour rassembler autour de lui divers animaux, cerfs ou sangliers. Varron compare explicitement ce spectacle privé aux *uenationes* données lors des jeux publics, mais on pourrait également l'interpréter comme un tableau vivant qui cherchait à rivaliser avec la peinture [28]. En effet, Hortensius fut aussi un amateur d'art. Peut-être n'est-il pas insignifiant, à ce titre, que Cicéron compare la brillante éloquence du jeune Hortensius à une œuvre de Phidias et celle de l'orateur vieilli à une peinture ancienne, qui a perdu l'éclat de ses couleurs [29]. Il possédait dans sa villa de Tusculum, selon Pline, un tableau représentant les *Argonautes*, qu'il paya 144 000 sesterces et pour lequel il avait spécialement fait aménager une *aedes* [30]. Si l'on accepte la correction

24. Cicéron *Brut.*, 93 (320) : *Nam is post consulatum — credo quod uideret ex consularibus neminem esse secum comparandum, neglegeret autem eos qui consules fuissent — summum illud suum studium remisit quo a puero fuerat incensus, atque in omnium rerum abundantia voluit beatius, ut ipse putabat, remissius certe uiuere.*

25. Varron, *R.R.*, 3, 6, 6 ; Pline, 10, 45.

26. Varron, *R.R.*, 3, 17, 5.

27. Pline, 9, 170-172 ; Macrobe, *Sat.*, 3, 15, 6. Il s'agit d'une élite raffinée qualifiée ironiquement par Cicéron de *piscinarii* (Cicéron, *Ad Att.*, 1, 20, 3 ; 1, 19, 6). Il est probable que cette expression visiblement péjorative cherchait à évoquer les esclaves chargés de l'entretien des *piscinae*. On peut en effet la rapprocher du terme *atriensis* utilisé par Cicéron (*Parad.*, 5, 37) pour désigner les collectionneurs d'œuvres d'art qui prennent grand soin de leurs objets précieux comme le feraient des esclaves préposés à l'entretien de l'*atrium*. Le texte rapproche d'ailleurs explicitement ces *atrienses* des amateurs de viviers (*Parad.*, 5, 38). Pour le philosophe, toute passion, qu'elle s'exprime par le goût de l'élevage des poissons ou par celui des collections de peintures et d'objets d'art, fait de l'homme un esclave. Sur les *piscinarii*, X. Lafon, Villa maritima. *Recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine* (BEFAR 307), Rome, 2001, p. 164 ; 196-197 n. 24 avec les références des passages de la correspondance de Cicéron qui décrivent les pratiques des propriétaires de viviers. Le milieu des *piscinarii* recoupe celui des collectionneurs. Il se caractérise aussi par la recherche des mets raffinés. Les membres de ces cercles ont contribué à faire évoluer les pratiques culinaires et à établir la classification des vins, voir A. Tchernia, « Le cercle de L. Licinius Crassus et la naissance de la hiérarchie des vins à Rome », dans *CRAI* 1997, p. 1247-1259. Du reste, l'existence d'une culture artistique chez les *piscinarii* me paraît confirmée par le fait que Varron (*R. R.*, 3, 17, 4) établit un rapprochement entre la division des viviers en compartiments et les *arculae* dans lesquelles le peintre Pausias disposait ses différentes couleurs : *Nam ut Pausias et caeteri pictores eiusdem generis loculatas magnas habent arculas, ubi discolores sint cerae, sic hi loculatas habent piscinas, ubi dispares disclusos habeant pisces.*

28. Varron, *R.R.*, 3, 13, 2 ; S. Agache, « La villa comme image de soi (Rome antique des origines à la fin de la République) », dans P. Galand-Hallyn (dir.), *La villa et l'univers familial de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, 2008, p. 43 montre qu'il s'agit aussi, pour le propriétaire de la villa, d'apparaître sous l'apparence du civilisateur, maître de la nature. Toutefois aucune représentation d'Orphée parmi les animaux n'est connue pour cette époque en peinture ou dans la statuaire ; seules des gemmes attestent l'existence de ce schéma iconographique à fin de l'époque républicaine, voir M.-X. Garezou, dans *LIMC* 7, 1, Zürich — Munich, 1994, p. 95.

29. Cicéron, *Brut.*, 64 (228) ; 93 (320).

30. Pline, 35, 130 ; A. Reinach, *Textes grecs et latins relatifs à l'histoire de la peinture ancienne* (édition du recueil Milliet revu par A. Rouveret), Paris, (1921[1]) 1985[2], p. 296 ; R. Volkommer (hrsg.), *Künstlerlexikon der Antike*, 1, Leipzig, 2001, *s. u.* Kydias, p. 433-434.

habituellement adoptée par les éditeurs, le tableau était l'œuvre du peintre Kydias qui vécut au IV^e^ s. av. J.-C. : c'était donc une œuvre du classicisme grec [31]. Selon Pline, Hortensius faisait aussi partie des amateurs de bronzes de Corinthe [32]. On sait qu'il avait reçu de Verrès un sphinx dont il ne pouvait se séparer et le naturaliste le cite comme exemple d'amoureux de leurs objets d'art [33].

Le rôle joué par les Catulus, père et fils, dans la vie culturelle romaine du I^er^ s. av. J.-C. a été récemment mis en lumière par les travaux d'A. Grüner et de G. Sauron. Au père, le spécialiste allemand attribue une influence décisive. Son œuvre littéraire, notamment ses épigrammes, dont deux nous ont été conservées par des citations [34], constituerait une véritable rupture dans la littérature non seulement en raison du recours à une forme grecque inspirée de Callimaque, mais surtout en introduisant une nouvelle sensibilité esthétique [35]. C'est également à Catulus qu'il attribue l'invention des décors de second style pompéien à l'occasion de l'aménagement de sa demeure du Palatin, qui fut, selon Pline, l'une des plus belles de son temps [36]. Il fit bâtir le temple de *Fortuna Huiusce Diei* après sa victoire sur les Cimbres [37]. L'édifice en forme de tholos fut un modèle architectural pour ses contemporains, comme l'atteste la comparaison bien connue de Varron entre le temple et sa propre volière [38]. Plus intéressant pour nous, le sanctuaire abritait des œuvres d'art : Cicéron lui-même cite le *monumentum Catuli* (qualifié d'*aedes Felicitatis*) parmi les édifices de Rome où l'on pouvait voir les plus belles œuvres d'art [39]. Pline affirme que se trouvaient

31. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle, livre XXXV*, texte, trad., comment. par J.-M. Croisille (CUF), Paris, 1985, p. 236. Ce tableau est parfois rapproché de celui qu'Agrippa avait fait placer dans la *Basilica Neptuni* (Dion Cassius, 53, 27).

32. Sur le bronze de Corinthe « invention romaine », voir C. Baroin, « " Les candélabres corinthiens n'existent pas. " Comment les Romains ont inventé un art grec à usage romain », dans Fl. Dupont et E. Valette-Cagnac (dir.), *Façons de parler grec à Rome*, Paris, 2005, p. 103-134.

33. Pline, 34, 48 : *Signis quae uocant Corinthia plerique in tantum capiuntur ut secum circumferant, sicut Hortensius orator sphingem Verri reo ablatam, propter quam Cicero illo iudicio in altercatione neganti ei aenigmata se intellegere respondit debere, quoniam sphingem domi haberet.* Pour Quintilien (6, 3, 98) le sphinx était bien en bronze, mais pour Plutarque (*Cicéron*, 7, 8), il était en ivoire ou selon *Apophth. Cic.*, 11, en argent.

34. Cic. *Nat. deor.*, 1, 79 ; Aulu-Gelle, 19, 9, 14 ; E. Courtney, *The Fragmentary Latin Poets*, Oxford, 1993, p. 70-78 ; sur son activité poétique, liée à l'*otium*, Pline le Jeune, *Epist.*, 5, 3, 2 et Apulée, *Ap.*, 9. Sur le contexte voir : R. Büttner, *Porcius Licinius und die litterarische Kreis des Q. Lutatius Catulus*, Leipzig, 1893 ; H. Bardon, *La littérature latine inconnue. 1 — L'époque républicaine*, Paris, 1952, p. 115-124 ; J. Granarolo, *D'Ennius à Catulle. Recherches sur les antécédents romains de la « poésie nouvelle »*, Paris, 1971, p. 32-36 ; Id., « L'époque néotérique ou la poésie romaine d'avant-garde au dernier siècle de la République (Catulle excepté) », dans *ANRW* 1, 3, 1973, p. 278-360 et en particulier p. 313-314 ; sur la poésie de Catulus : H. Dahlmann, « Das Rosciusepigramm des Q. Lutatius Catulus », dans *Gymnasium* 88, 1981, p. 24-44 ; A. Perutelli, « Lutazio Catulo poeta », dans *RFIC* 118, 1990, p. 257-281.

35. A. Grüner, Venus ordinis. *Der Wandel von Malerei und Litteratur im Zeitalter der römischen Bürgerkriege*, Paderborn, 2004, p. 17-28.

36. Pline, 17, 2 ; A. Grüner, *op. cit.*, p. 32-34.

37. Plutarque, *Mar.*, 26, 3 ; P. Gros dans *LTUR* 2, Rome, 1995, p. 269-270. Voir P. Boyancé, « *Aedes Catuli* », dans *MEFR* 57, 1940, p. 64-71 ; J. Champeaux, *Le culte de la Fortune dans le monde romain. 2 - Les transformations de* Fortuna *sous la République* (CEFR 64), Rome, 1987, p. 164-169.

38. Varron, *R. R.*, 3, 2 ; voir L. Deschamp, « La salle à manger de Varron à Casinum ou " Dis-moi où tu manges, je te dirai qui tu es " », dans *BSTEC* 191-192, janvier — décembre 1987, p. 61-93 ; G. Sauron, Quis deum ? *L'expression plastique des idéologies politiques et religieuses à Rome* (BEFAR 285), Rome, 1994, p. 135-167 ; S. Agache, *art. cit.*, p. 43.

39. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 126 ; A. Grüner, *op. cit.*, p. 31.

là deux statues de Phidias (*signa palliata*) dédiées par Catulus [40]. Il n'est pas impossible non plus que Catulus ait fait placer dans ce même temple un groupe de statues mentionné par Pline : sept statues nues et une statue de vieillard attribuées par le naturaliste au sculpteur Pythagoras [41]. A. Grüner fait justement remarquer qu'il est fort peu probable que Catulus ait trouvé ces œuvres d'artistes célèbres dans le butin des Cimbres. Il faut sans doute y voir, comme dans le cas d'Hortensius, des achats effectués par le consulaire [42]. Il rappelle que Cicéron présente Catulus comme un homme *eruditus* non pas à l'ancienne, mais à la façon moderne (*non antiquo illo more, sed hoc nostro*) [43]. Cette « modernité » de Catulus viendrait de sa culture grecque. Cicéron, qui en fait l'un des protagonistes du *De oratore*, souligne son aisance et le raffinement de son expression en latin comme en grec [44]. Tout au long du dialogue, la culture grecque du personnage est mise en valeur, notamment dans le domaine philosophique : un plaidoyer en faveur de la philosophie lui est d'ailleurs attribué, plaidoyer dans lequel il démontre que les Romains, de Numa à Scipion, ont constamment bien accueilli les philosophes grecs [45]. Dans le *Brutus*, Cicéron évoque les liens de Catulus avec le poète A. Furius, auquel il avait dédié une *Histoire* de son consulat [46].

Son fils, qui assistait au procès en qualité de juge, avait pris en charge la réfection du temple de Jupiter et la construction du *Tabularium*. Il est sollicité par Cicéron pour prendre la défense de *Jupiter Optimus Maximus*, outragé par Verrès, coupable d'avoir détourné le candélabre que le prince de Syrie Antiochos destinait au Capitole [47]. Si Cicéron ne met pas Q. Lutatius Catulus, le jeune, au nombre des orateurs, il reconnaît cependant qu'il possède un *eruditum orationis genus* [48]. Mais ce sont surtout les travaux de G. Sauron qui ont récemment attiré l'attention sur l'influence des idées philosophiques, notamment celles de l'Académie, sur les réalisations architecturales dont Catulus avait la charge [49]. Il lui attribue également l'origine des peintures qu'il qualifie de « second style allégorique »,

40. Pline, 34, 54.

41. Pline, 34, 60. Le naturaliste distingue Pythagoras de Samos, auquel il attribue le groupe statuaire en question, et Pythagoras de Rhégion ; on a depuis montré qu'il s'agissait du même artiste originaire de Samos et actif par la suite à Rhégion, voir R. Volkommer, *op. cit.*, p. 333-334.

42. A. Grüner, *op. cit.*, p. 31.

43. Cicéron, *Brut.*, 35 (132).

44. Cicéron, *De or.*, 2, 28 : *Et eo quidem loquar confidentius, quod Catulus auditor accessit, cui non solum nos Latini sermonis, sed etiam Graeci ipsi solent suae linguae subtilitatem elegantiamque concedere.* Voir également *Brut.*, 35 (132), où l'*orationis etiam comitas, incorrupta quaedam Latini sermonis integritas* caractérisent la manière de parler de Catulus.

45. Cicéron, *De or.*, 2, 154 ; 3, 187. Suivant le témoignage de Cicéron (*Acad. Prior.*, 2, 18), Catulus aurait défendu les positions d'Antiochos d'Ascalon contre Philon de Larissa ; sur la fragilité de ce témoignage pour des raisons tant chronologiques que philosophiques, voir C. Lévy, Cicero academicus. *Recherches sur les* Académiques *et sur la philosophie cicéronienne* (CEFR 162), Rome, 1992, p. 79-81.

46. Cicéron, *Brut.*, 35 (132). Sur Aulus Furius d'Antias, voir E. Courtney, *op. cit.*, p. 97-98.

47. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 69. Sur les circonstances de la venue du futur Antiochos XIII l'Asiatique à Rome et en Sicile : *RE* I, 2, *s. v.* Antiochos, n° 36, col. 2485-2487 (Wilcken) ; sur l'épisode du vol du candélabre, A. Vasaly, *Representations. Images of the World in Ciceronian Oratory*, Berkeley — Los Angeles — Londres, 1993, p. 114-117.

48. Cicéron, *Brut.*, 134 (35).

49. G. Sauron, Quis deum ?, *op. cit.*, p. 169-248 ; id., *La peinture allégorique à Pompéi. Le regard de Cicéron*, Paris, 2007, p. 129-160.

correspondant à la phase IIb distinguée autrefois par H. G. Beyen [50]. Ce type de décor élaboré à la demande de Catulus en hommage à son père, contraint au suicide par les partisans de Marius, mêlerait aux architectures idéales, chargées d'évoquer le séjour céleste des bienheureux, un certain nombre de motifs symboliques qui faisaient allusion au destin des âmes immortelles. Il est certain, en tout cas, que la complexité des solutions architecturales et plastiques retenues, tant dans les grandes entreprises édilitaires publiques que dans l'élaboration d'un nouveau type de décor domestique, implique une réelle familiarité de Catulus avec les milieux intellectuels et artistiques de son temps. L'entreprise de Catulus manifeste très clairement la volonté de défendre les droits de la faction la plus conservatrice du Sénat à marquer de son emprise les lieux les plus symboliques et les plus vénérables de la cité.

Usages politiques du luxe

C'est donc à l'intérieur de ce groupe de sénateurs appartenant aux plus anciennes familles de la *nobilitas* qu'il faut situer la culture de C. Verrès, en essayant de comprendre quel rôle un homme nouveau comme lui pouvait jouer auprès de ces aristocrates, raffinés, amateurs d'art et imprégnés de culture grecque. Ce rôle, s'il l'a bien joué, suppose qu'il partageait une partie des goûts, des pratiques sociales et de l'idéologie de ces hommes. Il en connaissait au moins suffisamment les codes et les aspirations pour avoir su se rendre utile et en avoir obtenu la protection. Cette hypothèse, il est vrai, paraît peu compatible avec le portrait qu'en a laissé Cicéron !

Le goût du luxe caractérise le groupe des protecteurs de Verrès — ainsi que quelques autres hommes, souvent liés familialement aux premiers. Le recours au luxe est alors une nécessité politique. Il est un moyen d'afficher et de garder son rang, lorsque d'autres modes d'accès à la carrière politique font concurrence aux formes de cooptation traditionnellement pratiquées par la *nobilitas*. Les succès militaires de Marius, notamment, avaient éclipsé ceux de Q. Lutatius Catulus et les progrès de la carrière de Pompée montraient que les anciens partisans de Sylla auraient du mal à conserver pour eux l'héritage du dictateur.

La première manifestation de ce luxe consistait en général à offrir des jeux somptueux au cours de leur édilité. Valère Maxime donne une liste de *ludi* restés célèbres par la richesse qui était déployée. Parmi les responsables de ces jeux, on retrouve Q. Lutatius Catulus et des hommes tels que Ap. Claudius Pulcher [51], P. Cornelius Lentulus Spinther [52] ou M. Aemilius Scaurus, apparenté à la fois aux *Metelli*, à Sylla et à Pompée [53].

> « La piété qui inspirait les Jeux publics fut, sous l'effet de l'augmentation des ressources matérielles, remplacée par le goût du faste. Sous son impulsion

50. G. Sauron, « Le suicide de Catulus et la naissance du deuxième style théâtral », dans *Chemins de la reconnaissance. En hommage à A. Michel* (Helmantica 50, nº 151-153), Salamanque, 1999, p. 677-696 ; Id., *La peinture allégorique*, *op. cit.*, p. 129-131 ; H. G. Beyen, *Die pompejanische Wanddekoration vom zweiten bis zum vierten Stil*, 2 vol., La Haye, 1938-1960.

> Quintus Catulus, imitant l'amour du luxe des Campaniens, fut le premier à placer les sièges des spectateurs à l'ombre de toiles. Pompée prit l'initiative de faire couler de l'eau à travers les travées pour adoucir la rigueur de l'été. Claudius Pulcher fit orner la scène de tableaux aux couleurs variées, alors qu'elle était auparavant tendue de panneaux sans aucune décoration. Toute sa surface fut recouverte d'argent par Caius Antonius, d'or par Pétréius, d'ivoire par Quintus Catulus ; pourvue de décors transformables par les *Luculli* ; ornée par l'argent que Publius Lentulus Spinther fit placer sur les costumes du chœur. Les cortèges d'ouverture, qui portaient d'abord des tuniques de couleur pourpre, reçurent de Marcus Scaurus une tenue particulièrement somptueuse [54] ».

Cicéron transmet une liste à peu près identique, à la nuance près qu'y figure précisément Hortensius [55]. Les différentes sources ne paraissent pas avoir toujours retenu le même symbole de luxe. Si Valère Maxime choisit de citer les costumes somptueux portés par les acteurs des jeux de Scaurus, Pline propose une description beaucoup plus complète de ce décor extraordinaire constitué de trois étages, l'un de marbre, l'autre de verre et le dernier de bois doré [56]. Il mentionne également les trois mille statues et les tableaux qui ornaient la *scaenae frons* [57]. Ces œuvres d'art n'étaient sans

51. *RE*, III, 2, *s. v.* Claudius, n° 302, col. 2856 (Münzer) ; W. Drumann — P. Groebe, 2, *op. cit.*, n° 28, p. 157.

52. *RE*, IV, 1, *s. v.* Cornelius, n° 238, col. 1392-1398 (Münzer) ; W. Drumann — P. Groebe, 2, *op. cit.*, n° 21, p. 455-464.

53. M. Aemilius Scaurus était le fils de M. Aemilius Scaurus (*cos.* 115) et de Caecilia Metella, fille de L. Caecilius Metellus Dalmaticus (*cos.* 119) ; en 88 av. J.-C., sa mère épousa L. Cornelius Sylla en secondes noces ; la sœur de Scaurus, Aemilia, épousa Pompée, mais mourut un an plus tard (Plutarque, *Pomp.*, 9, 2-4). *RE*, I, 1, *s. v.* Aemilius, n° 141, col. 588-590 (Klebs) ; W. Drumann — P. Groebe, 1, *op. cit.*, n° 2, p. 20-23 ; C. Henderson, « The Career of the Younger M. Aemilius Scaurus », dans *CJ* 53, 1958, p. 194-206. F. Bernstein, Ludi publici. *Untersuchungen zur Entstehung und Entwicklung der öffentlichen Spiele im republikanischen Rom*, Stuttgart, 1998, p. 268-271.

54. Valère Maxime, 2, 4, 6 : *Religionem ludorum crescentibus opibus secuta lautitia est. Eius instinctu Q. Catulus Campanam imitatus luxuriam primus spectantium concessum uelorum umbraculis texit, Cn. Pompeius ante omnes aquae per semitas decursu aestiuum minuit feruorem. Claudius Pulcher scaenam uarietate colorum adumbrauit uacuis ante pictura tabulis extentam. Quam totam argento C. Antonius, auro Petreius, ebore Q. Catulus praetexuit. Versatilem fecerunt Luculli, argentatis choragiis P. Lentulus Spinther adornauit. Translatum antea pœnicis indutum tunicis M. Scaurus exquisito genere uestis cultum induxit.* Valère Maxime fait de l'amour du luxe un facteur de déclin du sentiment religieux. De la même manière, Cicéron attribue le plus systématiquement possible les détournements d'objets précieux effectués par Verrès à une absence de scrupule religieux.

55. Cicéron, *Off.*, 2, 57 : *Itaque et P. Crassus, cum cognomine Diues, tum copiis, functus est aedilitio maximo munere et paulo post L. Crassus cum omnium hominum moderatissimo Q. Mucio, magnificentissima aedilitate functus est ; deinde C. Claudius, Appii filius, multi post, Luculli, Hortensius, Silanus. Omnes autem P. Lentulus, me consule, uicit superiores. Hunc est Scaurus imitatus. Magnificentissima uero nostri Pompeii munera secundo consulatu.*

56. Pline, 36, 113-115. Voir aussi 36, 50 et 189. Sur le luxe de ce théâtre, voir H. Lavagne, « " Luxuria inaudita " : Marcus Aemilius Scaurus et la naissance de la mosaïque murale », dans *Mosaïque. Recueil d'hommages à Henri Stern*, Paris, 1983, p. 259-264. Sur la signification symbolique de cet édifice : P. Gros, « La fonction symbolique des édifices théâtraux dans le paysage urbain de la Rome augustéenne », dans *L'*Vrbs. *Espace urbain et histoire, I^er siècle av. J.-C.-III^e siècle ap. J.-C.* (CEFR 98), Rome, 1987, p. 339 ; B. Poulle, « Le théâtre de Marcellus et la sphère », dans *MEFRA* 111, 1, 1999, p. 264-265 a récemment démontré que l'étagement des matières sur la *frons scaenae* du théâtre cherchait à reproduire une ordonnance cosmique : le marbre signifiait la terre, le verre l'air et le bois doré l'éther ; cette utilisation symbolique des matières rappelle notamment le *fastigium* doré du Capitole restauré par Catulus, dont la couleur évoque le feu de l'éther selon G. Sauron, Quis deum ?, *op. cit.*, p. 185-186 ; Id., *La peinture allégorique*, *op. cit.*, p. 140-141.

57. Pline, 34, 36.

doute pas de médiocre valeur. Pline à nouveau déclare que les tableaux exposés provenaient de la vente aux enchères du patrimoine public de Sicyone, cité bien connue pour son école de peinture de la première moitié du IV^e^ s. av. J.-C., dont Apelle était le plus illustre disciple [58]. Scaurus avait sans doute acheté les œuvres qui étaient restées dans la cité après que Ptolémée II en eut déjà acquis une grande partie [59]. L'édile romain se plaçait donc explicitement dans la prestigieuse lignée des souverains lagides [60].

J'ai suggéré dans une précédente étude que Verrès devait sa position sociale au fait qu'il se livrait, sinon à un commerce au sens strict du terme [61], du moins à un trafic d'œuvres d'art [62]. Verrès aurait servi de

58. Pline, 35, 127.

59. Plutarque, *Arat.*, 12, 6.

60. Il faut peut-être attribuer à l'influence d'un modèle lagide d'autres dépenses somptuaires de M. Aemilius Scaurus mentionnées par Pline. Lors des jeux de 58 av. J.-C., il avait également importé des animaux sauvages pour les exhiber au cours des spectacles. Ce sont précisément des animaux exotiques, comme les panthères, mais surtout des espèces « nilotiques », telles qu'un hippopotame et des crocodiles, placés dans un bassin creusé pour l'occasion : Pline, 8, 64 ; 8, 96. L'exhibition des animaux extraordinaires se pratiquait à la cour des souverains égyptiens, voir J. Trinquier, « Localisation et fonctions des animaux sauvages dans l'Alexandrie lagide : la question du " zoo " d'Alexandrie », dans *MEFRA* 1114, 2, 2002, p. 861-919.

61. R. Robert, *Ambiguïté du collectionnisme de Verrès*, dans J. Dubouloz — S. Pittia (dir.), *La Sicile de Cicéron. Lectures des Verrines*, Besançon, 2007, p. 15-34. Sur la question des activités réputées mercantiles du préteur, le point de vue défendu dans cette étude diffère de celui d'H. A. Weis, « Consumption and Connoisseurship in *Verrine* II, 4 », dans A. Haltenhoff — A. Heil — F. H. Mutschler, O tempora, o mores ! *Römische Werte und römische Literatur in den letzten Jahrzehnten der Republik*, Munich — Leipzig, 2003, p. 355-400. Pour A. Weis, Verrès exerçait une véritable activité mercantile. Ses relations dans la *nobilitas* fournissaient un débouché aux objets précieux qu'il avait collectés. En entrepreneur dynamique, il avait su profiter des opportunités qu'offrait alors un marché du luxe en pleine expansion. L'auteur compare cette activité à celle des « marchands — merciers » de Paris au XVIII^e^ siècle. Dans un premier temps, ces marchands de luxe avaient procuré à leurs clients les objets importés d'Orient, puis, dans une seconde phase, ils avaient intégré ces objets (laques ou porcelaines) à des meubles fabriqués en France, davantage adaptés aux goûts et aux besoins de leurs acheteurs. Verrès aurait procédé de la même manière avec l'argenterie retravaillée dans son atelier (Cicéron, *Verr.*, II, 4, 54). Je crois qu'il faut nettement faire la distinction entre les « affaires » de Verrès et les pratiques commerciales d'un véritable marchand, si l'on veut en comprendre la nature. L'existence d'un atelier de toreutes dans la maison du préteur n'est en soi pas extraordinaire. Cicéron rappelle qu'une partie des *serui artifices* de Verrès provenait de la maison du questeur C. Malleolus, lui-même grand amateur d'argenterie (Cicéron, *Verr.*, II, 1, 92). L'État fournissait aux magistrats leur vaisselle d'argent et, sans doute aussi, des esclaves spécialisés capables de l'entretenir (Cicéron, *Verr.*, II, 4, 9). Seule l'échelle des trafics du préteur est exceptionnelle. Elle n'autorise pas cependant à confondre socialement Verrès avec un *mercator*. En qualité de membre de la *nobilitas*, Verrès ne peut déroger à certaines règles de comportement. A. Tchernia l'a bien montré à propos du *plebiscitum Claudianum* (Le *plebiscitum Claudianum*, dans J. Andreau — V. Chankowski (dir.), *Vocabulaire et expression de l'économie dans le monde antique*, Bordeaux, 2007, p. 253-278). Lorsque Cicéron évoque le bateau offert par les Mamertins à Verrès (Cicéron, *Verr.*, II, 5, 44-46), il passe en revue les différents usages que le préteur pouvait espérer en faire. L'hypothèse qu'il puisse s'en servir à titre commercial en qualité de naviculaire est envisagée de manière purement rhétorique, sinon humoristique : « pour un sénateur, dit A. Tchernia, l'activité de naviculaire est non seulement illégale, elle est proprement impensable (*art. cit.*, p. 261) ». De la même façon, Cicéron ironise à deux reprises sur le fait que Verrès se comportait non pas en magistrat mais en *mercator* dans sa province (Cicéron, *Verr.*, II, 1, 60 ; II, 4, 8). La plaisanterie n'a de sens que si la confusion était précisément impossible dans l'esprit des juges. Au contraire, elle perdrait tout son sel si les activités commerciales de l'accusé étaient reconnues comme telles. Toutefois, comme le rappelle A. Tchernia (p. 271-272), la conformité apparente des conduites aux exigences du discours en matière de recherche du profit (*quaestus*) n'engageait en rien la réalité des pratiques et l'on sait par Plutarque (*Crass.*, 2, 1-7) que Crassus se livrait à diverses spéculations qui nuisaient gravement à sa réputation. Si l'on veut se livrer à une comparaison avec la société moderne, il faudrait plutôt rapprocher Verrès de certains amateurs du XVIII^e^ siècle, récemment étudiés par Ch. Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e^ siècle*, Seyssel, 2008. Ces personnages, de moindre rang social, comme Caulet d'Hauteville ou le marquis de Voyer, possédaient des collections fameuses dont ils pouvaient revendre tout ou partie à des membres de la très

pourvoyeur ou d'intermédiaire auprès de certains membres de la *nobilitas*, désireux de se procurer argenterie, statues ou tableaux. Destinés aux manifestations publiques qui jalonnaient la vie politique des élites romaines et surtout, comme nous le verrons, à leur usage privé, ces objets étaient sans doute fournis par Verrès en échange de la protection de quelques grandes familles romaines. Cette hypothèse est confortée par un passage du Pseudo Asconius qui déclare que Verrès avait prêté des statues pillées dans les provinces à Hortensius et aux *Metelli*, lors de leur édilité et de leur préture, pour l'ornement du Forum et du *Comitium* [63]. Cicéron lui-même, sans nommer les bénéficiaires des prêts, évoque clairement dans le premier discours de l'*Actio* II la présence des œuvres d'art fournies par Verrès dans les lieux publics de Rome. C'est d'ailleurs là l'un des rares passages où Cicéron qualifie avec mépris et ironie Verrès de *mercator signorum tabularumque* [64]. L'orateur n'hésite pas à donner à son propos un caractère pathétique, susceptible de faire comprendre aux juges les conséquences catastrophiques des pillages de Verrès sur les « alliés et amis » du peuple romain, puisqu'il leur fait voir les œuvres prises dans les sanctuaires d'Orient et de Sicile par les yeux mêmes des délégations des cités dépouillées [65].

> « Les propos que tenaient alors toutes ces délégations, nous les entendions : il n'y a plus, disait-on, de raison pour en douter ; c'en est fait des alliés et des amis de la République, du moment où, dans le Forum du peuple romain, dans ce lieu même où l'on avait coutume autrefois d'accuser et de condamner ceux qui avaient commis des injustices à l'égard des alliés, on voit exposé publiquement tout ce qui a été par des moyens criminels enlevé et arraché aux alliés ».

haute noblesse. Réputés pour leur expertise — ils exerçaient parfois en amateurs le dessin ou la gravure — ils étaient en contact avec les véritables marchands. Ils servaient d'intermédiaires entre ces derniers et les princes désireux d'acquérir une collection, établissaient parfois les prix. Pour un tel personnage, dit Ch. Guichard à propos des transactions entre Caulet d'Hauteville et le prince de Conti, la « rétribution est autant symbolique que financière : il tire un grand prestige à céder des œuvres en sa possession à un prince de sang » (*op. cit.*, p. 138). Je serais donc tenté de croire que Verrès a tout fait pour éviter de paraître exercer le métier de *mercator* et qu'il a donc monnayé les œuvres d'art de sa collection contre le patronage d'une famille aussi puissante et prestigieuse que celle des *Metelli* et de leurs alliés.

62. Sur la question du commerce des œuvres d'art voir également : F. Coarelli, « Il commercio delle opere d'arte in età tardo-repubblicana », dans *DArch.* 1, 1983, p. 45-53 ; H. Galsterer, « Kunstraub und Kunsthandel im republikanischen Rom », dans *Das Wrack. Der antike Schiffsfund von Mahdia*, Cologne, 1994, p. 857-866.

63. Pseudo Asconius (*In Verr.* 2, 1, 58, p. 238, l. 8-12 Stangl) : *Nam aedili atque praetori Hortensio et item Metellis rapta ex prouinciis signa ad ornandum forum et comitium commodauerat Verres. Olim enim cum in foro ludi populo darentur, signis ac tabulis pictis partim ab amicis partim e Graecia commodatis utebantur ad scaenae speciem, qui adhuc theatra non fuerant.*

64. Cicéron, *Verr.*, 2, 1, 60 et aussi 2, 4, 8. Sur la connotation péjorative du terme *mercator* dans certains contextes : C. Feuvrier-Prévotat, « *Negotiator* et *mercator* dans le discours cicéronien : essai de définition », dans *DHA* 7, 1981, p. 367-405 en particulier p. 393 ; P. Kneissel, « *Mercator, Negotiator.* Römische Geschäftsleute und die Terminologie ihrer Berufe », dans *MBAH* 2, 1, 1983, p. 73-90.

65. Cicéron, *Verr.*, 2, 1, 59 : *Quorum omnium hunc sermonem tum esse audiebamus, nihil esse quod quisquam dubitaret de exitio sociorum atque amicorum, cum quidem uiderent in foro populi Romani, quo in loco antea qui sociis iniurias fecerant accusari et condemnari solebant, ibi esse palam posita ea quae ab sociis per scelus ablata eraptaque essent* ; voir aussi 58 : *Dices tua quoque signa et tabulas pictas ornamento urbi foroque populi Romani fuisse. Memini ; uidi simul cum populo Romano forum comitiumque adornatum ad speciem magnifico ornatu, ad sensum cogitationem acerbo et lugubri ; uidi collucere omnia furtis tuis, praeda prouinciarum, spoliis sociorum atque amicorum.*

Le rôle que ces prêts ou ces dons d'œuvres d'art étaient amenés à jouer dans la carrière de Verrès est explicitement évoqué par Cicéron, qui établit une corrélation étroite entre la consolidation de la position sociale de Verrès et l'édilité d'Hortensius [66]. Certaines édilités restées célèbres sont antérieures ou postérieures à « l'activité » de Verrès, qu'il faut situer entre 80 av. J.-C., date de sa légation en Cilicie, et 70 av. J.-C., date du procès. On peut cependant situer dans cette fourchette chronologique, outre l'édilité d'Hortensius (75 av. J.-C.), celle de L. Licinius Lucullus (79 av. J.-C.) [67].

Mais plus encore qu'à la *magnificentia publica*, les œuvres d'art procurées par Verrès devaient servir au faste privé de ces grands personnages. Comme on le sait depuis les travaux d' E. Romano et A. Zaccaria Ruggiù notamment, l'opposition entre *magnificentia publica* et *luxuria priuata* est au cœur de la pensée cicéronienne [68]. Elle constitue déjà l'un des axes majeurs de l'argumentation des *Verrines*. Elle recoupe une opposition désormais bien connue entre l'activité publique, qui autorise jusqu'à un certain point le déploiement du faste, et l'espace privé de l'*otium*, qui échappe en partie au contrôle de la collectivité. Si le faste officiel devait obéir à certaines règles — Scaurus avait sans doute officiellement acquis les tableaux de Sicyone lors d'une vente publique [69] — l'espace privé se prêtait à davantage de licence. Cette duplicité se retrouve notamment chez un personnage comme Q. Lutatius Catulus si l'on suit le témoignage de Valère Maxime [70].

> « Qui ignore que Quintus Catulus jouissait d'une autorité, au moment où les hommes les plus illustres étaient si répandus, qui lui donnaient le premier rang parmi eux ? Mais si on va voir la période de sa vie qui a précédé cela, on pourra y voir régner le luxe, régner les plaisirs. Ce qui ne l'a pas empêché certes d'être le premier dans sa patrie, de faire resplendir son nom au faîte du Capitole et d'employer sa valeur personnelle à étouffer la guerre civile, quand elle commençait à se développer amplement ».

Tout au long des *Verrines*, Cicéron accuse Verrès d'avoir fait disparaître dans ses villas, mais également dans celles de ses amis, les statues qui autrefois ornaient les sanctuaires et les lieux publics des cités. Dans le premier discours de l'*Actio* II, il oppose clairement le droit de la guerre,

66. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 58 : *Quo quidem tempore, iudices, iste spem maximam reliquorum quoque peccatorum nactus est ; uidit enim eos qui iudiciorum se dominos dici uolebant harum cupiditatum esse seruos.*

67. T. R. S. Broughton, *The Magistrates of the Roman Republic*, vol. 2, New York, 1950-1961 (1968^2), p. 83 (Lucullus) ; 97 (Hortensius).

68. Cicéron, *Off.*, 1, 138 ; *Mur.* 76 ; *Flacc.*, 28. E. Romano, « Dal *De Officiis* a Vitruvio, da Vitruvio a Orazio : il dibattito sul lusso edilizio », dans *Le projet de Vitruve. Objet, destinataires et réception du* De Architectura (CEFR 192), Rome, 1994, p. 63-73 ; A. Zaccaria Ruggiù, *Spazio privato e spazio pubblico nella città romana* (CEFR 210), Rome, 1995. Voir également F. Coarelli, « La casa dell'aristocrazia romana secondo Vitruvio », dans Munus non ingratum (*BABesch* supplt. 2), Leyde, 1989, p. 78-187 ; A. Wallace-Hadrill, *Houses and Society in Pompeii and Herculaneum*, Princeton, 1994, p. 4-5.

69. Pline, 35, 127 : *Tabulas inde e publico omnes propter aes alienum ciuitatis addictas Scauri aedilitas Romam transtulit.*

70. Valère Maxime, 6, 9, 5 : *Quis ignorat Q. Catuli auctoritatem in maximo clarissimorum uirorum prouentu excelsum gradum obtinuisse ? Cuius si superior aestas reuoluatur, multi lusus, multae deliciae reperiantur. Quae quidem ei impedimento non fuerunt quo minus patriae princeps existeret, nomenque eius in Capitolino fastigio fulgeret ac uirtute ciuile bellum ingenti motu oriens sepeliret.*

autorisant les généraux à transférer à Rome, les œuvres prises aux vaincus, à l'attitude de Verrès, qui s'est emparé des *ornamenta* des cités d'Asie Mineure, pour les placer chez lui et *in suburbana amicorum* [71]. L'accusation se fait plus précise encore dans un passage où il oppose le préteur à P. Servilius Vatia, vainqueur des pirates isauriens en 74 av. J.-C. [72]

> « Tout ce que tes crimes, tout ce que tes vols à main armée ont enlevé des sanctuaires que la religion rend si augustes, nous ne pouvons le voir que dans tes demeures et dans celles de tes amis : toutes les statues, tous les objets précieux que P. Seruilius, en vertu des lois de la guerre et des droits de son pouvoir suprême, a enlevés d'une ville des ennemis prise par la force et par son courage, il les a apportés au peuple romain, il les a promenés à son triomphe, il en a fait consigner pour le Trésor le détail sur les registres publics ».

En employant le mot *amici*, l'orateur suggère d'ailleurs un parallèle scandaleux entre les alliés, les *amici* du peuple romain, que les hommes d'État du passé savaient respecter pour le plus grand bien de la République, et les *amici* privés de Verrès, au profit exclusif desquels le préteur n'hésite pas à piller ces mêmes alliés. Dans le *De signis* Cicéron mentionne à nouveau les œuvres enlevées en Orient. Comme nous l'avons dit, les objets dérobés dans ces provinces semblent avoir été tout spécialement utilisés par Verrès comme instrument de troc avec ses amis et ses protecteurs. En 70 av. J.-C., il n'avait sans doute pas encore eu le temps d'exploiter son riche « butin » sicilien [73].

> « Ta demeure était pleine de très belles œuvres d'art bien avant ta préture ; beaucoup ont été placées dans tes maisons de campagne ; beaucoup en dépôt chez tes amis ; beaucoup données en cadeaux à d'autres personnes ».

Enfin, à propos des objets cédés par Verrès à ces amis, Cicéron rappelle à la fois ceux qu'il avait prêtés aux édiles et ceux qui étaient déposés dans les villas, notamment à Tusculum, principale villégiature de la *nobilitas* [74].

> « Chacun de nous, qui ne sommes pas aussi opulents que Verrès et ne pouvons pas être de goût aussi délicat, veut-il voir une fois quelque œuvre de cette beauté, qu'il aille dans le temple de la Félicité, dans le monument de Catulus, sous le portique de Métellus ; qu'il se mette en peine d'être reçu

71. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 54 : *Quas enim sociorum atque amicorum urbes adisti legationis iure et nomine, si in eas ui cum exercitu imperioque inuasisses, tamen, opinor, quae signa atque ornamenta ex iis urbibus sustulisses, haec non in tuam domum neque in suburbana amicorum, sed Romam in publicum deportasses.*

72. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 57 : *Tu quae ex fanis religiosissimis per scelus et latrocinium abstulisti, ea nos uidere nisi in tuis amicorum tuorum tectis non possumus : P. Seruilius quae signa atque ornamenta ex urbe hostium ui et uirtute capta belli lege atque imperatorio iure sustulit, ea populo Romano apportauit, per triumphum uexit, in tabula publica ad aerarium perscribenda curauit.*

73. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 36 : *Domus plena signorum pulcherrimorum iam ante praeturam, multa ad uillas tuas posita, multa deposita apud amicos, multa aliis data atque donata.* Sur l'analyse de ce passage, H. A. Weis, *art. cit.*, p. 388-390.

74. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 126 : *Nostrum enim unusquisque qui tam beati quam iste non sumus, tam delicati esse non possumus, siquando aliquid istiusmodi uidere uolet, eat ad aedem Felicitatis, ad monumentum Catuli, in porticum Metelli, det operam ut admittatur in alicuius istorum Tusculanum, spectet forum ornatum, si quid iste suorum aedilibus commodarit.* H. A. Weis, *art. cit.*, p. 392-393.

dans la villa de quelqu'un de ces amateurs à Tusculum, qu'il contemple la décoration de la place publique, si Verrès a prêté aux édiles quelque pièce de sa collection ».

Ce n'est évidemment pas par hasard que Cicéron cite explicitement des monuments [75] dont la construction et la décoration avaient été assumées par les parents — Q. Lutatius Catulus et Q. Caecilius Metellus Macedonicus — de ses avocats et protecteurs. Ces hommes offraient les œuvres d'art au peuple romain, en les exposant dans les portiques des sanctuaires, alors que leurs descendants se les approprient pour leurs villas grâce à l'entremise de Verrès. Parmi les hommes de la *nobilitas* et les amateurs d'art qui possédaient une villa à Tusculum [76], il faut citer (outre Cicéron !) Q. Mucius Scaevola [77], L. Licinius Crassus [78], L. Licinius Lucullus [79] mais surtout Q. Lutatius Catulus [80] (à qui Cicéron [81] rachètera peut-être sa villa vers 56 av. J.-C.), Q. Caecilius Metellus [82] et Hortensius lui-même [83], qui constituaient, nous l'avons déjà dit, les principaux protecteurs de Verrès. On sait également par Pline que le glissement des biens entre espace public et propriété privée pouvait se faire assez aisément, puisque on peut citer plusieurs cas de transfert des ornements exposés au cours des jeux publics vers les demeures des édiles, en particulier leurs villas [84]. Pline cite notamment le cas bien connu de M. Aemilius Scaurus. Il fit porter dans sa villa de Tusculum tout le surplus des jeux (étoffes attalides, tableaux) organisés en 58 av. J.-C., et transféra dans sa *domus* palatine les quatre colonnes en marbre luculléen qui avaient orné la *frons scaenae* du théâtre [85]. Replacer l'activité de Verrès dans l'un des

75. *Aedes Felicitatis* : D. Palombi, dans *LTUR* 2, Rome, 1995, p. 244-245 ; *Monumentum Catuli* (= *Aedes Fortunae huiusce Diei* : P. Gros, dans *LTUR* 2, Rome, 1995, p. 269-270 ; *Porticus Metelli* : A. Viscogliosi, dans *LTUR* 4, 1999, p. 131-132.

76. *RE*, VII, A 2, *s. v.* Tusculum, col. 1463-1491 (McCracken), en particulier 1487-1488 ; A. Lazzeretti, *op. cit.*, p. 369-370.

77. Cicéron, *De or.*, 1, 265.

78. Cicéron, *Att.*, 4, 16, 3 ; *De or.*, 1, 24-27.

79. Cicéron, *Off.*, 1, 138 ; Plutarque, *Luc.*, 39, 4-5 ; G. McCracken, « The Villa and Tomb of Lucullus at Tusculum », dans *AJA* 46, 1942, p. 325-340 ; T. K. Dix, « The Library of Lucullus », dans *Athenaeum* 88, 2000, p. 441-464.

80. Cicéron, *De or.*, 2, 12-13.

81. I. Shatzmann, *Senatorial Wealth and Roman Politics*, Bruxelles, 1975, p. 404. Sur les villas de Cicéron : B. C. Fortner, « Cicero's Town and Country Houses », dans *The Classical Weekly* 27, 1934, p. 177-180 ; E. Rawson, « The Ciceronian Aristocracy and its Properties », dans M. I. Finley (dir.), *Studies in Roman Property*, Cambridge, 1976, p. 85-102 ; A. Mangiatordi, « Le ville di Cicerone, fra innovazione e tradizione », dans *AFLB* 46, 2003, p. 213-251 ; E. Narducci, « La memoria della grecità nell'immaginario delle ville ciceroniane », dans M. Citroni (dir.), *Memoria e identità. La cultura romana costruisce la sua immagine*, Florence, 2003, p. 119-148 ; S. Agache, *art. cit.*, p. 23-25.

82. Cicéron, *Balb.*, 56 ; Valère Maxime, 1, 4, 5.

83. Cicéron, *Acad.*, 2, 148.

84. Un cas célèbre est celui de L. Licinius Crassus, censeur en 92 av. J.-C., qui fit transporter dans son *atrium* les colonnes en marbre de l'Hymette qui avaient servi pour le théâtre édifié lors de son édilité ; cet abus lui fut reproché par son collègue à la censure, Cn. Domitius Ahenobarbus, voir Pline, 17, 1-6 : *Iam columnas quattuor Hymetti marmoris aedilitatis gratia ad scaenam ornandam aduectas in atrio eius domus statuerat cum in publico nondum essent ullae marmoreae* ; en 36, 7 Pline rappelle le surnom de Vénus Palatine donnée à Crassus par M. Iunius Brutus ; E. Papi, dans *LTUR*, 2, 1995, p. 128.

85. Pline, 36, 6 et 115 ; I. Shatzman, *op. cit.*, p. 290-292 ; M. Medri, *art. cit.*, p. 92-93 ; P. Gros, *L'architecture romaine. 2 — Maisons, palais, villas et tombeaux*, Paris, 2001, p. 232. Sur l'architecture et l'emplacement de la maison F. Coarelli, *La casa dell'aristocrazia romana*, *op. cit.*, p. 180-187 ;

cercles politico-culturels de la *nobilitas*, suffit-il pour affirmer qu'il en partageait la culture, notamment dans le domaine artistique ?

Verrès était-il un véritable connaisseur ?

Il est certain, en tout cas, que toute l'entreprise de Cicéron dans les Verrines, vise à démontrer le contraire. Il n'est pas douteux que Verrès possédait une certaine connaissance technique des arts. Cicéron, du reste, le suggère lui-même, lorsqu'il montre le préteur en train de contempler l'argenterie sous toutes ses facettes chez Cornelius Sisenna [86] ou en train d'arracher lui-même les *emblemata* de la vaisselle d'argent d'Eupolémos de Calacta. L'utilisation du mot *acroama* translittéré du Grec souligne l'incongruité de l'attitude du préteur : en jouant à l'orfèvre devant tous les convives, il ne se comporte pas avec la dignité qui sied à un magistrat du peuple romain, mais en *Graeculus* et en bouffon [87]. C'est aussi la raison pour laquelle Cicéron évoque avec indignation l'atelier de toreutique que Verrès entretenait dans le palais du gouverneur à Syracuse [88]. J'ai déjà proposé d'interpréter les visites de Verrès dans cet atelier comme une volonté d'imiter les souverains grecs, qui, à l'instar d'Alexandre, ne dédaignaient pas la fréquentation des artistes ou des artisans [89]. Il me semble cependant que cette information précieuse confirme l'intérêt de Verrès pour l'*ars fabricandi*. L'atelier de Syracuse était composé d'esclaves appartenant au préteur. Il faut rappeler qu'une partie de ces esclaves spécialisés (*serui artifices*) avaient sans doute appartenu à C. Malleolus, questeur de Cn. Cornelius Dolabella, que Verrès avait remplacé et qui était lui-même grand amateur d'argenterie [90]. Il les avait conservés auprès de lui et avait augmenté l'importance de son atelier en faisant venir les *artifices omnes caelatores ac uascularios* de Syracuse et peut-être de Sicile, des artisans « libres » vraisemblablement, plus ou moins contraints de se mettre au service du gouverneur [91]. La présence de ces hommes de l'art autour de lui permettait sans doute à Verrès de faire figure d'expert auprès des membres de la *nobilitas* qui recouraient à ses conseils. Dans le même ordre d'idées, les deux artistes qui lui servaient de « chiens limiers » (pour reprendre

A. Carandini, « *Domus* e *insulae* sulla pendice settentrionale del Palatino », dans *BCAR* 91, 2, 1986, p. 264-268 ; en dernier lieu, A. Carandini — E. Papi, « *Palatium* e *sacra via* II. L'età tardo-repubblicana e la prima età imperiale (fine III secolo a.C. — 64 d.C.) », dans *Bollettino di Archeologia* 59-60, Rome, 1999, p. 209-210.

86. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 33. Selon Cicéron, l'attitude adoptée par Verrès chez Sisenna est la conséquence directe de son désir d'adopter une posture de connaisseur : *At ita studiosus est huius praeclarae existimationis, ut putetur in hisce rebus intelligens esse, ut nuper (uidete hominis amentiam) [...] accessit ad argentum, contemplari unumquicque otiose et considerare coepit.*

87. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 49 : *Hic tanquam festiuum acroama, ne sine corollario de conuiuio discederet, ibidem conuiuis spectantibus emblemata euellenda curauit.* G. Baldo, *op. cit.*, p. 342.

88. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 54 : G. Zimmer, *art. cit.*, p. 869 ; H. A. Weis, *art. cit.*, p. 387-388.

89. R. Robert, *art. cit.*, p. 223.

90. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 92.

91. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 54 : *Palam artifices omnes caelatores ac uascularios conuocari iubet, et ipse suos compluris habebat.* M. Paoletti, « Verre, gli argenti e la *cupiditas* del collezionista », dans *Quarte giornate internazionali di studi sull'area Elima* (Erice 1-4 dicembre 2000), 2 vol., Pise, 2003, p. 1000-1001.

l'image cicéronienne [92]), Tlépolème et Hiéron, avaient été recrutés en Asie [93]. L'un était peintre, l'autre bronzier. Ils jouaient le rôle de conseillers techniques auprès du préteur, à la manière des experts qui pouvaient conseiller les magistrats, mais, dans ce cas, uniquement pour son service privé. Le but du traité de Vitruve, selon P. Gros, était de remplir une fonction similaire auprès des notables auxquels il s'adressait [94]. On connaît ainsi par son épitaphe l'architecte L. Cornelius, collaborateur de Q. Lutatius Catulus dans ses entreprises édilitaires [95]. Cette fonction d'expert, l'un des deux artistes grecs l'assure d'une manière paradoxale durant l'édilité de Verrès, lorsqu'il lui conseille en plaisantant de faire vérifier la perpendicularité des colonnes du temple de Castor. Or, parce que précisément cette proposition est une boutade, elle indique que le personnage possédait des connaissances dans le domaine de la géométrie et de l'architecture [96]. Cicéron, bien évidemment, entend prouver que les deux hommes, dont il ne semble pas d'ailleurs nier les compétences, masquaient l'ignorance de leur maître. Il suggère en particulier que ses « limiers » le trompaient en profitant de son manque de jugement pour monnayer leur complicité auprès des propriétaires désireux de conserver leur argenterie [97]. Or la présence de spécialistes au côté d'un magistrat n'est pas un fait exceptionnel et n'autorise nullement à en conclure que Verrès était incompétent. De nombreux travaux récents ont montré que la *nobilitas* s'était entourée d'intellectuels grecs à partir du milieu du IIe s. av. J.-C., poètes, mais aussi philosophes et artistes [98]. Parmi ces hommes, on rencontrait des artistes, tels qu'Arcésilaus, *familiaris* de Lucullus et probablement aussi lié à Varron, Pasitélès, également proche de Varron, qui travailla pour les *Metelli* [99]. Déjà avant eux les sculpteurs du *reuixit ars* plinien, parmi lesquels Polyclès, ses fils, Timoclès et Timarchides, et ses petits-fils, furent au service des *imperatores* du IIe s. av. J.-C. [100]

Divers indices laissent cependant supposer que Verrès possédait une certaine forme de connaissance dans le domaine artistique ou, du moins, qu'il le prétendait. À de multiples reprises dans le *De signis*, Cicéron

92. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 126 ; 133 ; 3, 28 ; 4, 47 (*Cibyratici canes*).

93. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 30 ; R. Volkommer, *op. cit.* 1, *s. v.* Hieron[2], p. 319 ; *s. v.* Cornelius Tlepolemus, p. 146.

94. P. Gros, Munus non ingratum. *Le traité vitruvien et la notion de service*, dans *Le projet de Vitruve. Objet, destinataires et réception du* De Architectura (CEFR 192), Rome, 1994, p. 77-78.

95. *CIL* I[2], 2961 ; M. Donderer, *Die Architekten der späten römischen Republik und der Kaiserzeit. Epigraphische Zeugnisse*, Erlangen, 1996, p. 212-216 ; P. Gros, *Les architectes grecs, hellénistiques et romains*, dans L. Callebat (dir.), *Histoire de l'architecte*, Paris, 1998, p. 33-34 et G. Sauron, Quis deum ?, *op. cit.*, n. 20, p. 173.

96. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 133-134.

97. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 32.

98. S. M. Treggiari, « Intellectuals, Poets and their Patrons in the First Century B. C. », dans *EMC* 21, 1, 1977, p. 24-29 ; M. Crawford, « Greek Intellectuals and the Roman Aristocracy in the First Century B. C., dans P. D. A. Garnsey — C. R. Whittacker, *Imperialism in the Ancient World*, Cambridge, 1978, p. 193-207 ; B. Gold (dir.), *Literary and Artistic Patronage in Ancient Rome*, 1987 ; S. Laursen, « Greek Intellectuals in Rome. Somes Examples », dans *Acta Hyperborea* 5, 1993. Sur les artistes au service des commanditaires romains : V. Saladino, « Artisti greci e committenti romani », dans S. Settis (a. c.), *I Greci. Storia, cultura, arte, società. 2. Una storia greca. III Trasformazioni*, Turin, 1998, p. 965-990.

99. Arcésilaus : Pline, 35, 155 et 36, 41 ; Pasitélès : Pline, 35, 156 ; 36, 40.

100. F. Coarelli, « *Polycles* », dans *Studi Miscellanei* 15, 1970, p. 81-89 (= *Reuixit ars*, p. 258-279).

ironise sur les prétentions du préteur à passer pour un connaisseur. Il se plaît notamment à opposer la compétence de Verrès et celle de ses amis à sa prétendue ignorance dans le domaine artistique. Ces passages, qui ont donné lieu à diverses interprétations, ont conduit les commentateurs à s'interroger, je crois bien à tort, sur l'authenticité de la culture artistique de Cicéron [101]. Les termes choisis pour qualifier l'habileté de Verrès appartiennent à la famille du verbe *intellegere*. Dès le début du discours, l'orateur oppose Verrès aux *idiotae* [102].

> *Erat apud Heium sacrarium magna cum dignitate in aedibus a maioribus traditum perantiquum, in quo signa pulcherrima IIII summo artificio, summa nobilitate, quae non modo istum hominem ingeniosum et intelligentem, uerum etiam quemuis nostrum quos iste idiotae appellat delectare possent.*

Le texte est clair : Cicéron endosse ici, non sans ironie, le personnage pour lequel Verrès veut le faire passer. Il utilise la phraséologie des amateurs d'art, qui divisent le monde en deux catégories : ceux qui s'y connais-

101. Dans le *De signis*, l'orateur multiplie les protestations d'incompétence et d'indifférence en matière artistique (*Verr.*, II, 4, 4 ; 5 ; 13 ; 33 ; 98) ou affecte du mépris à l'égard de la sensibilité esthétique des Grecs (*Verr.*, II, 4, 33 ; 132 ; 134). Les commentateurs ont, depuis longtemps, relevé une contradiction entre cette attitude et l'intérêt manifesté par Cicéron pour les œuvres d'art dans sa correspondance, G. Becatti, *op. cit.*, p. 90-106 ; E. Narducci, *art. cit.*, p. 126-128. Diverses explications ont été proposées. Depuis la dissertation de W. Goehling, *De Cicerone artis aestimatore*, Halle, 1877 et, en se fondant sur une conception totalement anachronique de la notion de « culture et de goût artistiques », certains commentateurs ont refusé à Cicéron toute réelle aptitude en ce domaine : G. Showerman, « Cicero's Appreciation of Greek Art », dans *AJPh* 25, 1904, p. 306-314 ; H. Bardon, « Sur le goût de Cicéron », *art. cit.*, p. 5-8. Ils relèvent la relative pauvreté de son vocabulaire esthétique et de ses descriptions : Id., « La leçon de Verrès », *art. cit.*, p. 28 ; M.-L. Teyssier, « Cicéron et les arts plastiques. Peinture et sculpture », dans *Présence de Cicéron* (Actes du colloque de Tours, 25-26 septembre, 1982), *Caesarodunum* XIX^{bis}, Paris, 1984, p. 67-76. D'autres, au contraire, soulignent la qualité des connaissances de Cicéron en matière d'histoire de l'art, sa sensibilité esthétique et les liens de sa culture artistique avec la philosophie : C. Wunderer, « Kunststudien zu Cicéron *Verr. IV* », dans *BBG* 43, 1907, p. 289-315 ; A. Michel, « Cicéron et la psychologie de l'art », dans *Maia*, n. s. 18, 1966, p. 3-19 ; A. Demouliez, « Sur l'interprétation du *De signis* », dans *Rev. Univ.* 58, 1949, p. 155-166 ; Id., *Cicéron et son goût. Essai sur une définition d'une esthétique romaine à la fin de la République*, Bruxelles, 1976, p. 217-285 ; M.-L. Teyssier, « Le langage des arts et l'expression philosophique chez Cicéron : ombres et lumières », dans *REL* 57, 1979, p. 187-203. Dans son étude, P. Cayrel, « Autour du *De signis* », dans *MEFR* 50, 1933, p. 121-155 admettait que Cicéron possédait de solides connaissances sans faire preuve pour autant de véritable sens artistique ; également H. Jucker, *op. cit.*, p. 42. Pour certains, le goût des œuvres serait chez Cicéron essentiellement décoratif et uniquement lié à l'aménagement de ses propriétés : S. Valenti, « Cicerone collezionista », dans *A & R* 3, 1936, p. 263-270. Plus récemment, les spécialistes ont mis en évidence les corrélations entre pratique de l'*otium*, collections d'œuvres d'art et culture artistique. Dans ce contexte, le point de vue de Cicéron, encore peu formé à l'époque des *Verrines*, aurait évolué au contact des cercles intellectuels de la *nobilitas* : R. Robert, « *Immensa potentia artis*. Prestige et statut des œuvres d'art à Rome, à la fin de la République et au début de l'Empire », dans *RA* 2, 1995, p. 291-305 ; R. Corchia, « Cultura artistica e critica d'arte nel mondo romano tra l'età degli Scipioni e l'età di Cicerone », dans *Il collezionismo nel mondo romano. Dall'età degli Scipioni a Cicerone*, *Maecenas*, 1, 2001, p. 79-104. A. Leen, « Cicero and Rhetoric of Art », dans *AJPh* 112, 1991, p. 229-243 a montré que l'intérêt de Cicéron pour les objets d'art était déterminé par la nécessité politique de projeter une image de soi. En ce sens, la demeure reflète les valeurs du *negotium*, comme l'expriment les notions d'*utilitas* ou de *decorum*, qui reviennent de manière récurrente à propos du choix des œuvres achetées par l'intermédiaire d'Atticus. Sur la culture artistique de Cicéron, voir en dernier lieu l'excellente synthèse de G. Baldo, *op. cit.*, p. 39-41 et R. Robert, « Les jugements artistiques de Cicéron sur les œuvres d'art dans le *De signis* », à paraître.

102. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 4 : « Il y avait chez Heius un sanctuaire très respecté, héritage de ses ancêtres, fort ancien, contenant quatre statues, œuvres de très grand art, de très grand renom, susceptibles de plaire à un fin connaisseur comme Verrès et même à n'importe qui d'entre nous qu'il appelle profanes. »

sent, les *intelligentes*, et les autres, les *idiotae* [103]. L'orateur livre quelque chose de la conception de ceux qui formaient une sorte de coterie au sein de l'élite et se reconnaissaient une égale compétence à apprécier les beaux objets. En fin de discours, Cicéron revient sur ce tour d'esprit caractéristique [104] : *Tu uidelicet solus uasis Corinthiis delectaris, tu illius aeris temperationem, tu operum liniamenta sollertissime perspicis*. Le thème de la présomption des collectionneurs, jaloux des objets qu'ils sont persuadés être les seuls à posséder, deviendra, après Cicéron, un véritable *topos* de la diatribe. Ainsi chez Martial à propos de Charinus [105] :

Argenti genus omne comparasti
et solus ueteres Myronis artes,
solus Praxitelis manus Scopaeque,
solus Phidiaci toreuma caeli
solus Mentoreos habes labores.

Comme on peut le voir dans le passage du *De signis* cité précédemment, la science de Verrès est avant tout technique, c'est une *ars*. Il reconnaît un alliage au seul aspect du métal. À l'origine, un terme comme *liniamenta* appartenait certainement au vocabulaire de l'atelier. Il fait en tout cas partie de celui de la critique d'art [106]. Ce « savoir-faire » artistique passe donc d'abord par les sens (*perspicis*) : c'est une perception technique de la forme des choses, qui rend le connaisseur apte à *iudicare*. On peut citer d'autres emplois d'*intellegere* et d'*intelligentia* dans ce sens spécifique de capacité à apprécier les œuvres d'art : *ista intellegere* (4, 33) ; *ut intellegatis in hominem intelligentiam esse, non auaritiam, artifici cupidum, non argenti fuisse* (4, 46) ; à propos de lui-même : *tametsi non tam multum in istis rebus intellego quam multa uidi* (4, 94) [107].

Or, toute la stratégie de Cicéron consiste à déprécier ce type de compétence pour lui opposer une forme plus haute de culture. À ce titre, la suite du paragraphe 98 combine tous les ressorts de l'argumentation. Après avoir reproché à Verrès ses prétentions à l'*intelligentia*, Cicéron lui oppose la figure de Scipion Emilien, dont le préteur avait outragé la mémoire en

103. Sur l'usage du mot *idiota*, G. Baldo, *op. cit.*, p. 54-55.

104. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 98 : « C'est toi seul, sans doute, que charment les vases de Corinthe, c'est toi qui es habile à connaître l'alliage de ce métal, à priser les belles lignes de ces œuvres ».

105. Martial, 4, 39, 2-5 : « Tu as acquis toute sorte d'argenterie et tu es le seul à posséder des ouvrages anciens de Myron, le seul à posséder des œuvres de la main de Praxitèle et de Scopas, le seul à posséder un vase ciselé par le burin de Phidias, le seul à posséder les travaux de Mentor » (trad. de l'auteur).

106. Les mots *lineamenta (= liniamenta) / linea* sont surtout utilisés à propos de la peinture, voir notamment : Cicéron, *Brut.*, 70 ; Pétrone, *Sat.*, 88 ; Pline, 35, 15-16 ; 67 ; 92, 145 ; Quintilien, *Inst. or.*, 12, 10, 4. J. J. Pollitt, *The Ancient View of Greek Art. Criticism, History and Terminology*, New Haven — Londres, 1974, p. 249-254. Le terme pourrait être rapproché du mot *circumlitio* employé également pour la peinture : A. Rouveret, *Histoire et imaginaire de la peinture ancienne (V^e siècle av. J.-C. — 1^er siècle ap. J.-C.)*, BEFAR 274, Rome, 1989, p. 284-285.

107. A. Hus, « *Intelligentia* et *intellegens* chez Cicéron », dans *Hommages à J. Bayet*, Bruxelles, 1964, p. 264-280 ; R. Robert, « Le cordonnier qui se prenait pour un peintre », dans G. Dorival — A. Balansard — M. Loubet, *Les fondements de la tradition classique. Études réunies en hommage à D. Pralon*, Aix-en-Provence, 2009, p. 238-249.

s'emparant de ses *monumenta*, les œuvres restituées par le vainqueur de Carthage aux cités siciliennes [108].

> *Haec Scipio ille non intellegebat, homo doctissimus atque humanissimus. Tu sine ulla bona arte, sine humanitate, sine ingenio, sine litteris, intellegis et iudicas ! Vide ne ille non solum temperantia, sed etiam intelligentia te atque istos qui se elegantis dici uolunt uicerit. Nam quia quam pulchra essent intellegebat, idcirco existimabat ea non ad hominum luxuriem, sed ad ornatum fanorum atque oppidorum esse facta, ut posteris nostris monumenta religiosa esse uideantur.*

Je reviendrai plus tard sur la comparaison avec les grandes figures historiques du IIe s. av. J.-C. Notons simplement ici en quels termes Cicéron caractérise la fausse science de Verrès. Il dénonce, en effet, l'*intelligentia* de Verrès, empruntée au savoir de l'atelier, une mauvaise *ars*, une simple *technè*, et l'oppose à la *bona ars*, fondée notamment sur la connaissance des lettres. Ce savoir plus élevé est à la base de l'*humanitas* [109]. L'*intelligentia* que possédait Scipion n'était pas une simple compétence technique, parce qu'elle s'inscrivait dans une haute culture qui faisait de lui, non pas un simple *intelligens*, comme veulent l'être les *elegantes* ou les *delicati*, mais un *homo doctissimus et humanissimus*. Cet emploi très restrictif du verbe *intellegere* est parfaitement explicité par un passage bien connu du *De oratore* [110].

> *Illud autem ne quis admiretur quonam modo haec uulgus imperitorum in audiendo notet, cum in omni genere tum in hoc ipso magna quaedam est uis incredibilisque naturae. Omnes enim tacito quodam sensu sine ulla arte aut ratione quae sint in artibus ac rationibus recta et praua diiudicant ; idque cum faciunt in picturis et in signis et in aliis operibus, ad quorum intelligentiam a natura minus habent instrumenti, tum multo ostendunt magis in uerborum, numerorum uocumque iudicio, quod ea sunt in communibus infixa sensibus nec earum rerum quemquam funditus natura esse uoluit expertem.*

108. Cicéron, *Verr.*, 2, 4, 98 : « Et toi, sans aucun vrai savoir, sans culture, sans talent, sans lettres, c'est toi qui as du goût et du jugement ! Prends garde que ce n'est pas seulement par sa modération, mais aussi par son goût qu'il l'a emporté sur toi et sur ceux qui veulent être appelés des hommes de goût. Car c'est justement pour avoir goûté la beauté de ces objets qu'il les jugeait faits non pour le luxe des hommes, mais pour l'ornement des sanctuaires et des villes, si bien qu'ils puissent paraître à nos descendants des souvenirs marqués d'un caractère religieux ». Je modifie légèrement la traduction de G. Rabaud (CUF). À propos de la valeur exemplaire de ces objets reconquis sur les Carthaginois et remontant à l'époque de la bataille d'Himère, J. Gaillard, « Cicéron, la conquête et les conquérants », dans *Ktema* 8, 1983, p. 135-138.

109. R. Bertini Conidi, « *Humanitas — inhumanitas* nei saccheggi di opere d'arte », dans *Il collezionismo nel mondo romano. Dall'età degli Scipioni a Cicerone*, *Maecenas*, 1, 2001, p. 47-57.

110. Cicéron, *De or.*, 3, 195 : « Ne nous étonnons d'ailleurs pas que le vulgaire sans culture remarque, en écoutant, le nombre oratoire. C'est que, pour tout ordre de perception, mais particulièrement ici intervient je ne sais quel instinct puissant et extraordinaire. Tous les hommes, en effet, par une sorte de sentiment inconscient, sans culture artistique ou principe théorique, discernent ce qu'il y a de bien ou de défectueux dans les arts ou dans les sciences théoriques. Ils le font pour les tableaux, les statues et les œuvres d'art, que la nature les a moins préparés à comprendre ; ils jugent beaucoup mieux encore quand il s'agit des mots, des rythmes et des sons, toutes impressions qui reposent sur les sensations communes à tous et pour lesquelles la nature a voulu que personne ne fût absolument dépourvu de lumières ».

Il me semble donc que Cicéron parvient ainsi à ramener la « culture artistique » de Verrès à un simple instinct, fondé sur la nature même de la perception humaine et partagé par le *uulgus imperitorum*. Ailleurs, il assimile l'*intelligentia* du connaisseur que prétend être son adversaire à un simple *sensus* [111]. Aussi, les qualificatifs d'*eruditus* ou d'*eruditissimus*, employés ailleurs par Cicéron à propos de Catulus, par exemple, ne peuvent-ils être appliqués à Verrès que par antiphrase ironique [112]. Tout doit au contraire prouver que Verrès n'est pas un *litteratus*. À propos des pillages de Délos, Cicéron accuse son adversaire d'ignorer les traditions mythiques de l'île [113]. Mêmes accusations dans le *De signis* à propos des légendes d'Henna, habituellement connues depuis l'enfance, selon Cicéron, mais bafouées par le comportement du préteur [114]. Cicéron, au contraire, se lance, de son propre aveu [115], dans une digression mythologique. La *topothesia* d'Henna, comme plus tard celle de Syracuse, place les statues dérobées dans un halo mythique [116]. Par là, non seulement l'orateur cherche à faire sentir aux juges avec quel respect religieux les Grecs considéraient ces œuvres, mais il leur confère, par référence aux mythes et aux traditions littéraires, leur véritable statut d'icônes culturelles. Ainsi revêtues de leur parure mémorielle, les statues les plus célèbres peuvent incarner à elles seules l'identité des cités [117]. Seul un *homo doctissimus* comme Scipion Emilien était capable de s'en rendre compte et d'en tirer toutes les conséquences qui s'imposaient : ces œuvres devaient être respectées, rendues aux Siciliens, ou, si le droit de la guerre l'autorisait à les transférer à Rome, elles devaient faire l'ornement de l'*Vrbs* et non pas servir au luxe privé d'un général [118]. La véritable culture conduit inévitablement à respecter les œuvres d'art, quand l'*intelligentia* de Verrès pro-

111. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 33.

112. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 126 : *Silanionis opus tam perfectum, tam elegans, tam elaboratum quisquam non modo priuatus, sed populus potius haberet quam homo elegantissimus atque eruditissimus Verres ?* ; 127 : *Nam cum ipsa fuit egregie facta, tum epigramma Graecum pernobile incisum est in basi, quod iste eruditus homo et Graeculus, qui haec subtiliter iudicat, qui solus intellegit, si unam litteram Graecam scisset, certe una sustulisset.* Sur l'emploi du qualificatif *eruditus* à propos de Q. Lutatius Catulus (*cos.* 102) : Cicéron, *Brut.*, 35 (132).

113. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 47 : *Si in pueritia non iis artibus ac disciplinis institutus eras ut ea quae litteris mandata sunt disceres atque cognosceres, ne postea quidem, cum in ea ipsa loca uenisti, potuisti accipere id quod est proditum memoria ac litteris ?*

114. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 110-111.

115. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 109.

116. G. A. Mansuelli, « Pagine di storia artistica della Sicilia : osservazioni al *De signis* ciceroniano », dans ΑΠΑΡΧΑΙ. *Nuove ricerche e studi sulla Magna Grecia e la Sicilia antica in onore di P. E. Arias*, 1, Pise, 1982, p. 619-622 ; G. Martorana, « Kore e il prato sempre fiorito di Enna », dans *Kokalos* 28-29, 1982-1983, p. 113-122 ; G. Baldo, « Enna : un paesaggio del mito tra storia e *religio* », dans G. Avezzu — E. Pianezzola (a. c.), *Sicilia e Magna Grecia. Spazio reale e spazio immaginario nella letteratura greca e latina*, Padoue, 1999, p. 17-57.

117. S. Mirone, « Copies de statues sur les monnaies antiques de la Sicile », dans *RN* 4, sér. 23, 1920, p. 1-45 et sér. 25, 1922, p. 1-23 ; P. Moreno, « Il Satiro di Taranto », dans ΑΠΑΡΧΑΙ. *Nuove ricerche e studi sulla Magna Grecia e la Sicilia antica in onore di P. E. Arias*, 1, Pise, 1982, p. 584-586 ; R. Robert, « *Immensa potentia artis* », *art. cit.*, p. 304-305.

118. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 98 : *Nam quia quam pulchra essent intellegebat, idcirco existimabat ea non ad hominum luxuriem, sed ad ornatum fanorum atque oppidorum esse facta, ut posteris nostris monumenta religiosa esse uideantur.* Sur les sentiments des Grecs à l'égard du pillage des œuvres d'art, voir J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique*, BEFAR 271, Rome, p. 576-578.

cède de la *cupiditas*, de la *libido* ou de l'*intemperantia*. Elle n'est que convoitise, un gouffre béant d'avidité [119].

Faut-il accorder du crédit au dénigrement de Cicéron ? L'orateur pousse très loin l'argument, en accusant même Verrès d'ignorer le grec et d'être incapable de comprendre l'inscription célèbre qui accompagnait la statue de Sapho, œuvre de Silanion, qui ornait le Prytanée de Syracuse [120]. C'est à ce point que, pour finir, l'*intelligentia* de Verrès pour les œuvres d'art, dénuée qu'elle est de toute base culturelle, peut radicalement être mise en doute, ce qui permet à Cicéron de s'écrier : *Et mehercule ego antea, tametsi hoc nescioquid nugatorium sciebam ista intellegere, tamen mirari solebam istum in his ipsis rebus aliquem sensum habere* [121].

Verrès et les idéologies politique et religieuse de son temps

Or le raisonnement de Cicéron peut également se retourner contre lui. La variété des objets volés, leur énumération parfois fastidieuse, les changements de ton du discours alternant anecdotes comiques et développements pathétiques, donnent parfois au lecteur une impression voulue de dispersion et de foisonnement qui masque la cohérence et la pertinence artistiques des acquisitions de Verrès au profit d'une pure logique d'accumulation. Récemment encore, R. Neudecker ne voyait qu'éclectisme stylistique dans la collection du préteur [122]. Mais ce serait, je crois, une grave erreur de penser qu'une « collection » antique — j'emploie à dessein le terme avec des guillemets — obéissait à un principe d'unité stylistique [123]. Cicéron a bien perçu la contradiction à laquelle était exposé son raisonnement. S'il mettait en avant la valeur artistique des œuvres dérobées, il risquait de faire apparaître Verrès comme un homme de goût, peu différent au final des hommes de la *nobilitas* qui le défendaient, et il se privait de la possibilité de le présenter comme un ignorant, uniquement mû par la *cupiditas*. Mais s'il minimisait la qualité des biens dérobés, il pouvait donner le sentiment que les méfaits du préteur étaient négligeables. Pour éviter ce piège, l'orateur recourt à plusieurs méthodes.

— Il affecte de mépriser les œuvres d'art. Lorsqu'il doit reconnaître leur qualité artistique ou leur prix, il se réfugie derrière des formules impersonnelles et répétitives [124].

— Il assimile le plus systématiquement possible les pillages de Verrès à des *sacrilegia*, alors même qu'il ne s'agit pas toujours d'objets consacrés

119. Cicéron, *Verr.*, II, 2, 134 : *Nam ipsum Verrem tantum auaritia semper hiante atque imminente fuisse, ingenio et cogitatione nulla, ut quicquid sua sponte faciebat, item ut uos Romae cognouistis, eripere potius quam fallere uideretur.*

120. Cicéron, *Verr.*, 2, 4, 127.

121. Cicéron, *Verr.*, 2, 4, 33 : « Par ma foi, même si je savais que s'y connaître dans ce domaine est une plaisanterie, je ne cessais pas de m'étonner cependant que cet individu eût un quelconque sens de ce genre de choses » (trad. de l'auteur).

122. R. Neudecker, *op. cit.*, p. 23-24.

123. Voir à ce propos les remarques de G. Becatti, « Opere d'arte greca nella Roma di Tiberio », dans *Archeologia Classica* 25-26, 1973-1974, p. 18-57.

124. Par exemple : *signa pulcherrima summo artificio* (*Verr.*, II, 4, 4), *simulacrum singulari opere artificioque perfectum* (II, 4, 72).

au sens romain du terme, ou insiste tout particulièrement sur les œuvres restituées par Scipion aux Siciliens ou épargnées par Marcellus à Syracuse [125]. En s'emparant de ces statues, propriétés du peuple romain, laissées en quelque sorte en dépôt aux Grecs, Verrès outrageait donc la *maiestas* du peuple romain [126].

L'argumentation du *De signis* est parfaitement résumée au début de l'*Actio* I [127].

> « Tous ces monuments si antiques, dont les uns étaient dus aux rois les plus opulents qui avaient voulu en faire un ornement des villes, dont les autres avaient été concédés ou restitués par nos généraux après leurs victoires aux cités de Sicile, ce même préteur les a tous dépouillés, les a tous mis à nu. Non content d'agir ainsi pour les statues et les objets précieux qui faisaient l'ornement des édifices publics, il a encore pillé les sanctuaires consacrés aux plus saintes des cérémonies religieuses ; enfin, il n'a laissé aux Siciliens aucun de leurs dieux, pour peu que la statue de ces dieux lui semblât d'un travail assez habile et d'un art assez ancien ».

L'entreprise de Verrès peut donc être assimilée à une destruction de la mémoire publique, celle des Siciliens bien sûr, mais également celle de Rome à travers les outrages infligés à la mémoire des grands hommes, tels que Scipion Emilien [128].

> « Une fois ton crime commis, le socle seul restant et portant gravé le nom de Scipion l'Africain, tous jugeaient indigne et intolérable que des objets vénérables eussent été outragés et, de plus, qu'un C. Verrès eût anéanti la gloire des exploits de Scipion l'Africain, ce très vaillant héros, le souvenir de son mérite, les monuments de sa victoire ».

C'est ici, je crois, que l'argument se retourne, car Cicéron lui-même déclare que l'ancienneté de l'objet importait avant tout au préteur. En effet, l'examen des objets précieux saisis par Verrès montre qu'ils sont

125. Sur l'ambiguïté du statut religieux des objets pillés par le préteur : A. Dubourdieu, « Les sources littéraires et leurs limites dans la description des lieux de culte : l'exemple du *De signis* », dans O. de Cazenove — J. Scheid, *Sanctuaires et sources. Les sources documentaires et leurs limites dans la description des lieux de culte* (table ronde de Naples 30 novembre 2001), Naples, 2003, p. 15-23 ; M.-K. Lhommé, « Verrès l'impie : objets sacrés et profanes dans le *De signis* », dans *Vita Latina* 179, 2008, p. 58-66.

126. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 73-74 ; 4, 120. Sur l'utilisation de la figure de Scipion et de Marcellus, P. Gros, « Les statues de Syracuse et les « dieux » de Tarente. La classe politique romaine devant l'art grec à la fin du III^e^ s. av. J.-C. », dans *REL* 57, 1979, p. 89-90 ; J.-L. Ferrary, *op. cit.*, p. 573-588 ; G. Baldo, *op. cit.*, p. 46-47.

127. Cicéron, *Verr.*, I, 14 : *Idem iste praetor monumenta antiquissima partim regum locupletissimorum, quae illi ornamento urbibus esse uoluerunt, partim etiam nostrorum imperatorum, quae uictores ciuitatibus Siculis aut dederunt aut reddiderunt, spoliauit nudauitque omnia. Neque hoc solum in statuis ornamentisque publicis fecit, sed etiam delubra omnia sanctissimis religionibus consecrata depeculatus est, deum denique nullum Siculis, qui ei paulo magis adfabre atque antiquo artificio factus uideretur, reliquit.*

128. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 78 (traduction de G. Rabaud modifiée) : *Quo quidem scelere suscepto, cum inanis esset basis et in ea P. Africani nomen incisum, res indigna atque intoleranda uidebatur omnibus, non solum religiones esse uiolatas, uerum etiam P. Africani, uiri fortissimi, rerum gestarum gloriam, memoriam uirtutis, monumenta uictoriae C. Verrem sustulisse.*

pour l'essentiel des antiquités. Le choix effectué à Henna, par exemple, est significatif [129].

> « Vous qui êtes allés à Henna, vous avez vu une statue de Cérès en marbre et dans un second temple une autre de Libéra : elles sont très grandes et remarquables, mais pas très anciennes. Il y en avait certaine autre en bronze, de taille moyenne et d'un travail original, avec des torches, très ancienne, de beaucoup la plus ancienne de toutes celles qui sont en ce sanctuaire. Verrès l'a soustraite et il ne s'est pourtant pas contenté de ce vol ».

À diverses reprises, les statues dérobées par Verrès sont qualifiées de *signum antiquum*, *perantiquum*, *antiquo opere perfectum* [130]. Si les œuvres d'art choisies sont des objets de mémoire pour les Siciliens et pour les Romains, elles ne le sont pas moins pour Verrès. Cicéron laisse entendre que le caractère vénérable de ces œuvres aurait dû arrêter le préteur. Or c'est bien leur ancienneté qui a attiré son attention sur elles et c'est bien pour cela qu'il a cherché à se les approprier. La cohérence des choix du collectionneur prouve qu'il n'ignorait pas l'intérêt symbolique de ces objets. Il ne s'y est pas attaqué par ignorance, comme veut le faire croire Cicéron, mais en parfaite connaissance de cause. Le préteur n'a pas détruit la mémoire de la province, il a tenté de la confisquer à son seul profit [131].

Il est significatif par conséquent que le préteur jette tout particulièrement son dévolu sur les *monumenta* des victoires de Rome (statues liées au souvenir de Scipion ou de Marcellus), sur les reliques des grands hommes, comme les vases à boire de Q. Maximus (peut-être le *Cunctator*) [132], ou sur les souvenirs des rois de Sicile, tels que les phalères du roi Hiéron II, la *pugna equestris* d'Agathocle ou les vingt-sept portraits des rois de Syracuse [133]. Les œuvres attribuées aux grands artistes classiques, Praxitèle, Myron, Polyclète, Boethos, Mentor ou Silanion avaient exactement la même fonction mémorielle [134]. En somme, les choix de Verrès ne sont donc pas fondamentalement différents de ceux d'un M. Aemilius Scaurus profitant de la ruine des Sicyoniens pour racheter la prestigieuse collection des peintures anciennes conservées dans la cité.

129. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 109 : *Qui accessistis Hennam, uidistis simulacrum Cereris e marmore, et, in altero templo, Liberae. Sunt ea perampla atque praeclara, sed non ita antiqua. Ex aere fuit quoddam modica amplitudine ac singulari opere cum facibus perantiquissimum, omnium illorum quae sunt in eo fano multo antiquissimum. Id sustulit ac tamen eo contentus non fuit.*

130. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 4 ; 46 ; 72 ; 99 ; 109.

131. C'est pourquoi Cicéron se donne pour mission de rétablir la mémoire de la Sicile et, plus largement, celle de la République, après que Verrès les a mises à mal. Voir les remarques de M. Ledentu, « Cicéron et la *res publica* dans le *De signis* : l'élaboration d'un discours éthique et politique, dans *Vita Latina* 178, 2008, en particulier p. 28-31.

132. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 42 ; l'absence de précision sur l'identité du personnage est vraisemblablement destinée à laisser entendre qu'il s'agit du plus célèbre des *Fabii*, Q. Fabius Maximus Cunctator, voir G. Baldo, *op. cit.*, p. 326 et A. Lazzeretti, *op. cit.*, p. 173.

133. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 29 ; 122 et 123 ; F. Coarelli, « La *pugna equestris* di Agatocle nell'Athenaion di Siracusa », dans ΑΠΑΡΧΑΙ. *Nuove ricerche e studi sulla Magna Grecia e la Sicilia antica in onore di P. E. Arias*, 1, Pise, 1982, p. 547-577.

134. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 4 ; 12 (Praxitèle) ; II, 4, 5 ; 93 (Myron) ; II, 4, 5 (Polyclète) ; II, 4, 32 (Boethos) ; II, 4, 38 (Mentor) ; II, 4, 126 (Silanion). La plupart de ces œuvres prestigieuses provenaient du *sacrarium* d'Heius de Messine, voir O. Rossbach, « Das *sacrarium* des Heius in Messana », dans *RhM* 54, 1899, p. 277-284 ; G. Zimmer, « Das *sacrarium* des Heius. Kunstraub und Kunstgeschmack in der späten Republik », dans *Gymnasium* 96, 1989, p. 493-520.

Le goût des œuvres d'art chez Verrès n'est qu'un des aspects d'un style de vie qui cherche à imiter celui des plus éminents représentants de la *nobilitas*, ses protecteurs, comme Q. Lutatius Catulus ou les *Metelli*. Comme nous l'avons dit, ce mode de vie repose d'abord sur l'ostentation d'un luxe à la fois public et privé. Cicéron se garde de faire allusion à d'éventuelles manifestations publiques de *magnificentia*, qui pourraient dans une certaine mesure justifier de la part de Verrès un luxe destiné à donner de l'éclat à sa préture. Les *Verria* organisées en Sicile ne sont mentionnées que pour déplorer qu'elles aient remplacé les fêtes instituées par Marcellus [135]. Cl. Berrendonner a récemment émis l'hypothèse que le gouverneur se réservait de faire figurer une partie de son « butin » sicilien dans un éventuel triomphe célébré sur les pirates [136]. Cicéron insiste donc essentiellement sur le luxe privé de Verrès, puisqu'il fait de la confusion entretenue par le préteur entre public et privé l'un de ses principaux chefs d'accusation. Encore une fois, l'attitude de Verrès n'est guère différente de celle de ses modèles. La fascination pour l'apparat royal et le faste asiatique, que Cicéron stigmatise chez lui, peut apparaître comme l'un des traits qui le rapproche des aristocrates contemporains. La détermination avec laquelle Verrès cherche à s'emparer du candélabre d'Antiochos de Syrie s'explique avant tout par le caractère royal de l'objet, qui avait sans doute fait partie du mobilier de la cour avant d'être promis au temple du Capitole [137]. Cicéron cherche aussi à faire passer l'usage de la litière (inspiré selon lui par les coutumes des rois de Bithynie) pour une *adfectatio regni* qui justifie qu'il qualifie le préteur de *tyrannus* [138]. On sait que pour Salluste l'adoption du mode de vie asiatique caractérise précisément la génération des hommes qui firent campagne en Orient avec Sylla [139].

> « En outre Sylla, pour s'assurer la fidélité de l'armée qu'il avait commandée en Asie, l'avait habituée, contrairement à la coutume des ancêtres, au luxe et

135. Cicéron, *Verr.*, II, 2, 51-52 ; II, 4, 24 ; 151. Cicéron convient qu'une partie des trésors de Verrès est utilisée au cours des banquets officiels, comme lors de la visite du prince Antiochos de Syrie, voir *Verr.*, II, 4, 62 : *Deinde ipsum regem ad cenam uocauit. Exornat ample magnificeque triclinium ; exponit ea quibus abundabat plurima et pulcherrima uasa argentea (nam haec aurea nondum fecerat), omnibus curat rebus instructum et paratum ut sit conuiuium.*

136. Cl. Berrendonner, « Verrès, les cités, les statues et l'argent », dans J. Dubouloz — S. Pittia (dir.), *La Sicile de Cicéron. Lectures des Verrines*, Besançon, 2007, p. 210-211 ; Cicéron, *Verr.*, 2, 5, 67 : Verrès aurait gardé auprès de lui le chef des pirates pour pouvoir le faire défiler dans son triomphe. Le texte de Cicéron est volontairement ambigu : l'intention de Verrès est davantage présentée comme un prétexte, donné après coup par le préteur pour justifier son manque de sévérité, que comme une réalité. En effet, si tel était le cas, Cicéron serait alors obligé de reconnaître, comme les défenseurs devaient le plaider, que Verrès avait protégé l'île des incursions des pirates.

137. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 61-69. G. Zimmer, « Kunstraub und Kunstverstandnis », *art. cit.*, p. 870.

138. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 51 : *Metus erat summus ; ipse enim tyrannus non discedebat longius*. Sur la litière : II, 5, 27 et Cicéron, *Quinct.*, 2, 9 (8), 2 et surtout Catull., 10, 14-20. Pour les références implicites ou explicites au comportement *tyrannique* de Verrès dans le discours de Cicéron, voir les parallèles entre le préteur et les tyrans de Sicile (II, 4, 123), notamment Phalaris, le plus cruel d'entre eux (II, 4, 73). A. Vasaly, *op. cit.*, p. 116-117 ; C. E. W. Steel, *Cicero, Rhetoric and Empire*, Oxford, 2001, p. 31 ; C. Guérin, « La construction de la figure de l'adversaire dans le *De signis* de Cicéron », dans *Vita Latina* 179, 2008, p. 47-57.

139. Salluste, *Cat.* 11, 5-6 : *Huc accedebat quod L. Sylla exercitum quem in Asia ductauerat, quo sibi fidum faceret, contra morem maiorum luxuriose nimisque liberaliter habuerat. Loca amoena, uoluptaria facile in otio ferocis militum animos molliuerant. Ibi primum insueuit exercitus populi Romani amare, potare, signa, tabulas pictas, uasa caelata mirari, ea priuatim et publice rapere, delubra spoliare, sacra profanaque omnia polluere.*

à une discipline trop indulgente. C'est là que l'armée du peuple romain apprit à faire l'amour, à boire, à admirer les statues, les tableaux, les vases ciselés, à les voler aux particuliers comme à l'État, à dépouiller les temples, à ne rien respecter, ni le sacré, ni le profane ».

On mesure à quel point l'analyse de l'historien s'applique à la personne de Verrès, qualifié par Cicéron de *Sullanus* [140]. Par-delà la diatribe, on peut discerner dans ces quelques détails de comportement les indices d'un mode de vie emprunté à une véritable culture hellénistique du luxe. On serait également tenté de mettre en parallèle les fameuses tentes, installées par Verrès sur le rivage de Syracuse, et l'innovation introduite par Q. Lutatius Catulus au théâtre, consistant à protéger par des tentures les spectateurs des *ludi* [141]. Cette innovation, dit Valère Maxime dans le texte cité précédemment, aurait été inspirée au fastueux édile par le « luxe campanien » [142]. G. Sauron a d'ailleurs récemment rapproché cette notice des tentures représentées au second plan sur les peintures de deuxième style des demeures pompéiennes [143]. Le luxe campanien ferait ici allusion aux somptueuses villas que possédaient tous les plus riches membres de la *nobilitas* sur le golfe de Naples et qui auraient fait office de véritable « laboratoire » de cette nouvelle culture du luxe. C'est là aussi que s'était retiré Sylla, attirant auprès de lui artistes et familiers [144]. Nous ignorons si Verrès était propriétaire d'une villa en Campanie, mais il n'y aurait rien d'étonnant au fait qu'il ait cherché à introduire dans sa résidence syracu-

140. Cicéron, *Verr.*, II, 1, 37-38 ; R. Robert, « Ambiguïté du collectionnisme », *art. cit.*, p. 28-29.

141. Cicéron, *Verr.*, II, 5, 30 et 80 : *Tabernacula, quemadmodum consuerat temporibus aestiuis, quod antea demonstraui, carbaseis intenta uelis conlocari iussit in litore, quod est litus in Insula Syracusis post Arethusae fontem propter ipsum introitum atque ostium portus amoeno sane et ab arbitris remoto loco.*

142. On est également tenté de rapprocher de ce mode de vie « campanien » l'adoption par Verrès du costume grec, lorsqu'il fréquente son atelier ou séjourne sur la plage. Cicéron inscrit sa diatribe contre les tenues vestimentaires du préteur dans une tradition qui remonte au moins à l'époque où Scipion l'Africain fréquentait les gymnases siciliens, vêtu à la grecque, voir J.-L. Ferrary, *op. cit.*, p. 525-526. L'utilisation rhétorique des allusions aux particularités vestimentaires de ses adversaires est fréquente chez Cicéron et a fait l'objet de nombreuses études, en particulier : A. Vasaly, *op. cit.*, p. 110 ; J. Heskel, « Cicero as Evidence for Attitudes to Dress in the Late Republic », dans J. L. Sebasta — L. Bonfante, dir., *The World of Roman Costume*, Madison, 1994, p. 133-145 ; A. R. Dyck, « Dressing to Kill : Attire as a Proof and Means of Characterization in Cicero's Speeches », dans *Arethusa* 34, 2001, p. 119-130. Sur l'usage du vêtement grec par les Romains de manière plus générale : C. Bardouin — E. Valette-Cagnac, « S'habiller et se déshabiller en Grèce et à Rome, 3. Quand les Romains s'habillaient à la grecque ou les divers usages du *pallium* », dans *Revue historique* 643, 2007, p. 517-551. Le port du costume grec à Naples paraît avoir été pratiqué par Sylla, voir Cicéron, *Rab.*, 27 (l'orateur invoque les précédents de L. Cornelius Scipio Asiaticus et de Sylla pour justifier le port du *pallium* par C. Rabirius Postumus) et Valère Maxime, 3, 6, 3 : *L. quoque Sulla, cum imperator esset, chlamydato sibi et crepidato Neapoli ambulare deforme non duxit.* En tant que lieu de villégiature, le golfe de Naples autorise cette licence vestimentaire, voir E. Valette-Cagnac, « Naples ou la Grèce en Italie », dans V. Huet — E. Valette-Cagnac, dir., *Et si les Romains avaient inventé la Grèce ? Métis*, n. s. 3, 2005, p. 215-252. Sur les vêtements grecs de Verrès : Cicéron, *Verr.*, II, 4, 54 (*cum tunica pulla sedere solebat et pallio*) ; II, 5, 31 (*cum iste cum pallio purpureo talarique tunica uersaretur in conuiuiis muliebris*) ; II, 5, 40 (*cum esses cum tunica pulla et pallio*) et surtout II, 5, 86 (*Stetit soleatus praetor populi Romani cum pallio purpureo tunicaque talari muliercula nixus in litore*).

143. G. Sauron, *La peinture allégorique à Pompéi*, *op. cit.*, p. 169.

144. J. H. D'Arms, *Romans on the Bay of Naples. A Social and Cultural Study of the Villas and their Owners from 150 B.C. to A.D. 400*, Cambridge (Mass.), 1970, p. 177-178 (L. Cornelius Sulla) ; p. 181 (Q. Hortensius Hortalus) ; p. 184-186 (L. Licinius Lucullus) ; p. 188 (Q. Lutatius Catulus) ; X. Lafon, Villa maritima, *op. cit.*, p. 189-192 ; sur la villa de Lucullus à Naples, V. Jolivet, « *Xerxes togatus* : Lucullus en Campanie », dans *MEFRA* 99, 1987, p. 875-904.

saine un dispositif raffiné, conçu pour les villégiatures napolitaines sur le modèle des pavillons temporaires de l'Égypte lagide [145]. On pourrait également aller jusqu'à comparer la nonchalance de Verrès et son manque d'ardeur à remplir ses devoirs de gouverneur à l'attitude des sénateurs, tels que Lucullus ou Hortensius, qui se retirèrent plus ou moins ostensiblement de la vie politique pour s'adonner entièrement au faste d'une vie oisive [146]. Si, d'après le témoignage de Valère Maxime, Q. Lutatius Catulus semble avoir su concilier, à la fin de sa vie, son rôle de *patriae princeps* avec les plaisirs luxueux de l'*otium*, Plutarque, à la suite de Cicéron, blâme Lucullus de sa retraite fastueuse et désabusée [147].

Un dernier point me paraît attester la cohérence du comportement de Verrès et relever plus spécifiquement de l'idéologie religieuse. On observe chez le préteur une attitude ambivalente, faite d'un mélange complexe d'impiété apparente et de respect religieux pour Vénus Érycine. Ce mélange n'est pas sans rappeler l'attitude de Sylla, qui pilla sans vergogne les trésors de sanctuaires grecs, mais fit preuve d'une dévotion singulière à l'égard de quelques divinités, tout particulièrement de Vénus [148]. Sans doute faut-il regarder avec prudence les accusations de *sacrilegium* portées par Cicéron contre son adversaire. On a ainsi fait remarquer que l'effigie de la Bonne Fortune, laissée par Verrès dans le *sacrarium* d'Héius et qualifiée par l'orateur de *peruetus ligneum (signum)*, pouvait être en réalité la statue de culte [149]. Le préteur l'aurait donc laissée pour cette raison et non, comme Cicéron le laisse entendre, parce qu'elle n'était qu'en bois. Mais il est vrai que le statut religieux de ce *sacrarium* reste ambigu. G. Martorana avait autrefois attiré l'attention sur plusieurs épisodes rapportés dans les *Verrines* au cours desquels le préteur semble avoir défendu les intérêts du sanctuaire du Mont Éryx [150]. En outre, après avoir dépouillé de ses biens Sthénius de Thermes, il dédia à la déesse une statue en argent de Cupidon [151]. Il agit de la même façon, après avoir fait battre à mort le

145. Sur l'architecture temporaire des fêtes hellénistiques, en particulier à la cour des Lagides, voir en dernier lieu les travaux de H. von Hesberg, « Temporäre Bilder oder die Grenzen der Kunst zur Legitimation frühhellenistischer Königsherrschaft im Fest », dans *JDAI* 104, 1989, p. 61-82 ; id., « Riti e produzione artistica delle corti ellenistiche », dans S. Settis (a. c.), *I Greci. Storia, cultura, arte, società. 2-Una storia greca. III Trasformazioni*, Turin, 1998, p. 177-214, en particulier p. 189-195.

146. Sur la fin de la carrière de Lucullus, Plutarque, *Luc.*, 43. Sur le déclin d'Hortensius, Cicéron, *Brut.*, 320.

147. Valère Maxime, 6, 9, 5 ; Plutarque, *Luc.*, 39 ; Cicéron, *Leg.*, 3, 30-31.

148. Plutarque, *Syll.*, 12, 6-9 (pillage de Delphes) ; 29, 11-12 (utilisation de l'image d'Apollon lors de la bataille de la Porte Colline) ; 9, 7-8 (culte de la déesse cappadocienne) ; 19, 9 (il dédie la victoire de Chéronée à Mars, la Victoire et Vénus) ; 34, 1-5 (Vénus Felix). R. Schilling, *La religion romaine de Vénus depuis les origines jusqu'au temps d'Auguste*, BEFAR 178, Paris, 1954, p. 279 ; A. Keaveney, *Sulla and the Gods*, dans *Studies in Latin Literature and Roman History*, 3, coll. Latomus, 180, Bruxelles, 1983, p. 44-79 ; J. Champeaux, *op. cit.*, p. 223-224.

149. Cicéron, *Verr.*, II, 4, 7. Pour O. Rossbach, *art. cit.*, p. 279, la statue de bois serait une *Cultstatue*. À propos de la nature de la statue, G. Baldo, *op. cit.*, p. 223-225. Si le *sacrarium* procède du culte domestique (selon les catégories définies par M. van Doren, « Les *sacraria*. Une catégorie méconnue d'édifices sacrés chez les Romains », dans *AntCl* 27, 1958, p. 69-73), l'association d'une statue de *Bona Fortuna* et des Pénates serait légitime.

150. G. Martorana, « La *Venus* di Verre e le *Verrine* », dans *Kokalos* 25, 1979, p. 73-103. Il s'agit de l'affaire d'Agonis, affranchie de Vénus (*Caec.*, 55-57) ; de l'héritage de Dion d'Halèse (*Verr.*, II, 2, 19-22) ; de l'affaire de Sosippe et Philocrate d'Agyrium (*Verr.*, II, 2, 25) ; de l'affaire de Sthénius (*Verr.*, II, 2, 83-118 ; 147 ; II, 3, 18 ; 41 ; II, 4, 41 ; II, 5, 109).

151. Cicéron, *Verr.*, II, 2, 115.

chevalier C. Seruilius, accusé d'avoir tenu des propos trop libres sur l'inconduite du préteur [152]. Cicéron ne cesse par ailleurs de rappeler les liens étroits entre Verrès, qualifié d'*homo uenerius* [153], et les esclaves de Vénus, qui lui servent de garde rapprochée [154]. On peut rappeler, à la suite du savant italien, la signification que prend la dévotion de Verrès pour Vénus Érycine si l'on examine les traditions mythico-historiques qui se rapportent au sanctuaire. Honorée à Rome comme divinité nationale sur le Capitole [155], la déesse pouvait passer pour la protectrice du peuple Romain depuis qu'en 244 av. J.-C. la garnison romaine retranchée dans le sanctuaire du Mont Eryx avait résisté aux assauts des Carthaginois, annonçant ainsi la victoire à venir [156]. La parenté mythique établie entre Élymes et Romains par le biais de la légende troyenne avait renforcé les liens entre Vénus Érycine et les Romains. Pourvoyeuse de succès et de victoires, la déesse sicilienne pouvait donc apparaître comme une garante du destin de Rome [157]. Le culte rendu par Sylla à Vénus *Felix* avait sans aucun doute contribué également à rehausser le prestige du sanctuaire du Mont Eryx [158]. Verrès aurait donc délibérément voulu placer son *imperium* sous la protection de la déesse en faisant d'elle l'inspiratrice et le garant de ses actions. Mais je crois que l'on peut aller plus loin et que le lien de Verrès avec Vénus Érycine permet de rendre compte de certains comportements systématiquement présentés comme scandaleux par Cicéron. Je pense en particulier aux banquets féminins, que le préteur organisait dans sa résidence syracusaine et d'où était exclue la plupart des hommes hormis le fils du préteur [159]. On peut également évoquer sa fréquentation des courtisanes, notamment Tertia, qui semble avoir présidé ces fameux banquets [160]. Il est tentant de relire les descriptions de ces banquets à la lumière d'un texte de Diodore sur le sanctuaire du Mont Eryx [161].

152. Cicéron, *Verr.*, II, 5, 140-142.

153. Cicéron, *Verr.*, II, 2, 24 ; II, 5, 142 : *Iste autem homo Venerius, adfluens omni lepore ac uenustate, de bonis illius in aede Veneris argenteum Cupidinem posuit*. F. Della Corte, « *Serui Venerii* », dans *Maia*, n. s., 31, 1979, p. 226-231.

154. Cicéron, *Verr.*, II, 2, 93 ; II, 3, 87.

155. Tite-Live, 23, 30, 13 et 31, 9 (voué en 217 av. J.-C.) ; F. Coarelli, dans *LTUR* 5, 1999, p. 114.

156. Polybe, 1, 58.

157. R. Schilling, *op. cit.*, p. 237-264 ; G. Martorana, *art. cit.*, p. 94.

158. J. P. V. D. Baldson, « *Sulla felix* », dans *JRS* 41, 1-2, 1951, p. 1-10 ; R. Schilling, *op. cit.*, p. 280-283 ; J. Champeaux, *op. cit.*, p. 224-225.

159. Cicéron, *Verr.*, II, 5, 31 (Cicéron signale cependant la présence de quelques hommes : *Huc homines digni istius amicitia, digni uita illa conuiuiisque ueniebant*) et surtout 81 : *Hic dies aestiuos praetor populi Romani, custos defensorque prouinciae, sic uixit ut muliebra cotidie conuiuia essent, uir accumberet nemo praeter ipsum et praetextatum filium (etsi recte sine exceptione dixeram uirum, cum isti essent, neminem fuisse)*.

160. Sur Tertia : Cicéron, *Verr.*, II, 3, 78-79 ; II, 5, 30 ; 40 ; sur Chélidon, fréquentée par Verrès à l'époque de sa préture urbaine : Cicéron, *Verr.*, II, 1, 104-106 ; 120 ; 136-140 ; II, 2, 24 ; 39 ; II, 3, 78 ; II, 4, 71 ; II, 5, 34 ; 38.

161. Diodore, 4, 83 : τὸ δὲ τελευταῖον Ῥωμαῖοι, πάσης Σικελίας κρατήσαντες, ὑπερβάλοντο πάντας τοὺς πρὸ αὐτῶν ταῖς εἰς ταύτην τιμαῖς. Καὶ τοῦτο εἰκότος ἐποίουν · τὸ γὰρ γένος εἰς ταύτην ἀναπέμποντες, καὶ διὰ τοῦτο ἐν ταῖς προσηκούσαις χάρισι καὶ τιμαῖς. Οἱ μὲν γὰρ καταντῶντες εἰς τὴν νῆσον ὑπατοι καὶ στρατηγοὶ καὶ πάντες οἱ μετά τινος ἐξουσίας ἐπιδημοῦντες, ἐπειδὰν εἰς τὸν Ἔρυκα παραβάλωσι, μεγαλοπρεπέσι θυσίαις καὶ τιμαῖς κοσμοῦσι τὸ τέμενος, καὶ τὸ σχυθρωπὸν τῆς ἐξουσίας ἀποθέμενοι μεταβάλλουσιν εἰς παιδιὰς καὶ γυναικῶν ὁμιλίας μετὰ πολλῆς ἱλαρότητος, μόνως οὑωτω νομίζοντες κεχαρισμένη τῇ θεῷ ποιήσειν τὴν ἑαυτῶν παρουσίαν (trad. de l'auteur). L'allusion aux magistrats qui se dépouillaient de leurs insignes dans le sanctuaire de Vénus rappelle les allusions de Cicéron aux tenues « grecques » de Verrès dans ces banquets, voir *supra*. Cicéron, *Verr.*, II, 5, 40 ; 86.

> « Enfin, les Romains, ayant soumis à leur empire toute la Sicile, ont surpassé tous les autres par les honneurs qu'ils ont rendus à cette déesse. Et en cela ils ont raison : car rapportant leur origine à cette déesse et lui attribuant le succès de leurs entreprises, ils lui ont témoigné leur reconnaissance d'avoir favorisé leur puissance en lui adressant des preuves de gratitude et des marques d'honneur. Les consuls, les généraux, enfin tous ceux qui, revêtus de quelque dignité, viennent résider en Sicile, quand ils passent à Eryx, honorent le sanctuaire par des sacrifices et des offrandes magnifiques. Se dépouillant de l'austérité attachée à leur autorité, ils modifient leur comportement et prennent joyeusement part aux amusements et aux réunions des femmes, croyant que c'est la seule manière de rendre leur présence agréable à la déesse ».

Quelle que soit la part de vérité dans les accusations d'immoralité portées par Cicéron contre Verrès, il n'est pas impossible que le préteur ait cherché à faire passer son comportement pour une marque d'allégeance permanente à Vénus. On rappellera également que le temple de Vénus Érycine à Rome, situé près de la Porte Colline, était fréquenté par les *meretrices*, qui y portaient des offrandes [162], et que la date anniversaire du temple (23 avril) était le *dies meretricum* mais aussi le jour où l'on célébrait les *Vinalia* [163].

À l'issue de ce parcours à travers les *Verrines* et le portrait volontairement fragmenté et fragmentaire que Cicéron trace de Verrès, le personnage apparaît peut-être moins singulier que ne cherche à le dépeindre l'orateur. Il s'inscrit bien dans un milieu politique et culturel qui est celui de ses protecteurs et de ses défenseurs. On peut, à certains égards, esquisser un parallèle entre Verrès et un homme comme Appius Claudius Pulcher (cos. 54), frère aîné de Clodius [164]. Comme le préteur, ce personnage issu de l'une des plus illustres familles de la *nobilitas* se livrait vraisemblablement au trafic d'œuvres d'art. Il avait ainsi procuré à son frère la statue de *Libertas* placée dans l'édifice aménagé à l'emplacement de la maison de

162. Ovide, *Fast.*, 4, 135-138 ; 869-870. Les offrandes de fleurs et de roses en particulier font partie du culte rendu à la déesse dans son temple de la Porte Colline. Ces roses rappellent celles dont Verrès aimait à s'entourer et dont il paraît avoir fait un emblème : Cicéron, *Verr.*, II, 5, 27 : *Cum autem uer esse coeperat, cuius initium iste non a Fauonio neque ab aliquo astro notabat, sed cum rosam uiderat, tum incipere uer arbitrabatur, dabat se labori atque itineribus [...]. Nam, ut mos fuit Bithyniae regibus, lectica octaphoro ferebatur, in qua puluinus erat perlucidus Melitensis, rosa fartus. Ipse autem coronam habebat unam in capite, alteram in collo reticulatumque ad naris sibi admouebat tenuissimo lino, minutis maculis, plenum rosae.*

163. R. Schilling, *op. cit.*, p. 254 et 260 ; Ovide, *Fast.*, 4, 865-868. Sur le temple, Strabon, 6, 2, 6. Deux *dies natales* sont connus pour le temple de la Porte Colline : le 23 avril et le 24 octobre. Cette seconde date serait à rapprocher de celle des *ludi Victoriae Sullanae*, célébrés en souvenir de la victoire de Sylla, qui avait établi son camp près du temple de Vénus (Appien, *BC*, 1, 10, 93). Ovide, qui donne comme date anniversaire le 23 avril, attribue la construction du temple à Claudius Marcellus, vainqueur de Syracuse, et non à L. Porcius Licinus, comme le fait Tite-Live (40, 43, 4 : temple voué en 184 — dédié en 181 av. J.-C.). Or, Tite-Live (30, 38, 10) signale un temple de Vénus Erycine à la Porte Colline pour l'année 202 av. J.-C. Dans ces conditions, il faut peut-être faire l'hypothèse qu'existaient deux temples de la déesse *extra Portam Collinam*, l'un fondé par Marcellus, après 211 av. J.-C. et mentionné par Tite-Live en 202 av. J.-C. (*dies natalis* le 23 avril), l'autre dédié en 181 av. J.-C. (*dies natalis* le 24 octobre), près duquel eut lieu la victoire syllanienne aux environs de la date anniversaire du sanctuaire. Voir en dernier lieu F. Coarelli dans *LTUR* 5, Rome, 1999, p. 114-115.

164. *RE*, III, 2, *s.v.* Claudius, n° 297, col. p. 2849-2853 (Münzer) ; W. Drumann — P. Groebe, 2, *op. cit.*, n° 35, p. 160-171.

Cicéron. Au dire de l'orateur, la statue provenait de Tanagra, où elle avait été prise sur le tombeau d'une courtisane [165]. Mais, plus que ce détail qui doit sans doute beaucoup aux visées polémiques de Cicéron dans le discours *De domo sua*, il faut retenir l'idée qu'Ap. Claudius Pulcher avait collecté un grand nombre d'œuvres d'art dans les sanctuaires grecs, avec l'intention de les utiliser durant son édilité [166], magistrature dont il réussit finalement à faire l'économie [167]. Cette collection d'œuvres d'art fit ensuite l'ornement de ses propriétés, notamment sa résidence du champ de Mars, réputée, à en croire Varron, pour la somptuosité de son mobilier [168]. Or, il semble qu'à l'occasion Ap. Claudius Pulcher pouvait également se faire pourvoyeur d'objets d'art. Dans une lettre, Cicéron paraît solliciter de son correspondant qu'il lui cède une statue de Minerve en échange de services rendus [169]. Mais contrairement à Verrès, Ap. Claudius Pulcher sut éviter les scandales dans lesquels auraient pu l'entraîner son goût de la *luxuria* et le manque de scrupules. Comme Q. Lutatius Catulus, il parvint à préserver sa réputation, malgré les abus de luxe et de plaisirs de sa jeunesse. Dans une lettre adressée à Cicéron, M. Caelius Rufus ne manque pas d'ironiser sur la sévérité de la censure d'Ap. Claudius (50 av. J.-C.), car cette sévérité s'exerçait tout particulièrement à l'encontre des possesseurs de statues et de tableaux. Elle devait le « blanchir » et faire oublier ses propres excès [170]. Mais, comme Catulus, il appartenait à la plus haute noblesse et sa position sociale lui donnait davantage qu'au préteur de Sicile la possibilité d'échapper aux accusations de ses ennemis [171].

165. Cicéron, *Dom.*, 111 : *At unde est ista inuenta Libertas ? Quaesiui enim diligenter. Tanagraea quaedam meretrix fuisse dicitur ; eius non longe a Tanagra simulacrum e marmore in sepulcro positum fuit.*

166. Cicéron, *Dom.*, 111 : *Hoc quidam homo nobilis, non alienus ab hoc religioso Libertatis sacerdote, ad ornatum aedilitatis suae deportauit ; etenim cogitarat omnis superiores muneris splendore superare ; itaque omnia signa, tabulas, ornamentorum quod superfuit in fanis et locis communibus tota Graecia atque insulis omnibus honoris populi Romani causa sane frugaliter domum suam deportauit.* On retrouve tous les thèmes des *Verrines* : le pillage sacrilège des cités grecques, la captation des biens publics dans l'espace privé. Toutefois, G. Sauron, *L'histoire végétalisée. Ornement et politique à Rome*, Paris, 2000, p. 161-176 a interprété le programme architectural des propylées d'Éleusis bâtis par Ap. Claudius Pulcher comme un reflet des opinions philosophiques et religieuses du personnage, augure réputé, très versé dans la divination.

167. Cicéron, *Dom.*, 112.

168. Varron, *R.R.*, 3, 2, 5. Q. Axius, comparant sa villa de Réate à celle d'Ap. Claudius, déclare : *Tua scilicet, inquit Axius, haec in campo Martio extremo utilis et non deliciis sumptuosior quam omnes omnium universae Reatinae ? Tua enim oblita tabulis pictis nec minus signis ; at mea, uestigium ubi sit nullum Lysippi aut Antiphilu, at crebra sartoris et pastoris.*

169. Cicéron, *Ad fam.*, 3, 1, 1 : *Quod cum ita sit, perficiam profecto ut longi temporis usuram, qua caruimus intermissa nostra consuetudine, et gratia et crebritate et magnitudine officiorum meorum sarciam, idque me, quoniam tu ita uis, puto non inuita Minerua esse facturum ; quam quidem ego, si forte de tuis sumpsero, non solum Παλλάδα,* sed etiam *Ἀπτιάδα* nominabo. Voir le commentaire de D. R. Shackleton Bailey (Cicero, *Epistulae ad familiares*, ed. D. R. Shakleton —Bailey, vol. 1, Cambridge, 1977, nº 64, p. 360).

170. Cicéron, *Ad fam.*, 8, 14, 4 : *Scis Appium censorem hic ostenta facere, de signis et tabulis, de agri modo, de aere alieno acerrime agere ? Persuasum est ei censuram lomentum aut nitrum esse. Errare mihi uidetur : nam sordes eluere uult, uenas sibi omnis et uiscera aperit. Curre per deos atque homines ! et quam primum haec risum ueni, legis Scantiniae iudicium apud Drusum fieri, Appium de tabulis et signis agere ; crede mihi, est properandum.*

171. Ap. Claudius Pulcher fut acquitté après deux procès, dont un pour *ambitus* : Cicéron, *Ad fam.*, 3, 12, 1.

Si Verrès paraît avoir voulu reproduire le style de vie des élites, il n'a pu le faire que sur un registre mineur. Non qu'il ait été moins riche ou moins ambitieux, mais plutôt parce qu'il n'a sans doute jamais été considéré comme un égal des membres des grandes familles. En examinant son cas, on songe au fameux texte du *De legibus* dans lequel Cicéron reprochait à Lucullus le luxe de sa villa de Tusculum [172]. Lucullus répliquait que, deux de ces voisins, un chevalier et un affranchi, possédant des maisons non moins somptueuses, on pouvait bien lui accorder ce qu'on admettait chez des personnages de rang inférieur. À quoi Cicéron rétorquait que, si Lucullus n'avait pas donné l'exemple, des individus de moindre niveau social n'auraient pas cherché à l'imiter. Ce texte bien connu décrit parfaitement le mécanisme de compétition et d'imitation permanentes qui sous-tend les rapports entre les membres de la *nobilitas* romaine du début du I^er^ s. av. J.-C. mais aussi entre la *nobilitas* et ses concurrents (chevaliers, affranchis). Autant qu'au plan politique, cette compétition se manifeste dans l'importance accordée à la visibilité de la demeure et se traduit en particulier par une surenchère de luxe. Mais le texte montre aussi que, quelle que soit la fortune qu'atteignaient ces émules de la *nobilitas*, les clivages sociaux demeuraient infranchissables aux yeux d'un Lucullus. En échange de services bien précis — servir d'intermédiaire sur le marché de l'art — Verrès pouvait compter sur la protection des grands aristocrates comme les *Metelli*, mais il lui était sans doute moins aisé d'être accepté par ces *nobiles* comme un des leurs, lui dont les origines familiales étaient obscures [173]. En revanche, il était souhaitable pour ces *principes* de mettre hors de cause un homme qui était le complice de leurs propres manquements.

Faut-il pour autant conclure que la culture de Verrès était nécessairement très différente de celle de ses modèles ? On peut penser que les accusations d'ignorance — Verrès est *sine litteris*, il ne connaît pas le grec, n'a pas de véritable *intelligentia* artistique — jouent auprès des juges sur le sentiment de cette supposée différence culturelle. Il faut également avoir à l'esprit que, même si Cicéron exalte la culture d'un Lucullus, d'un Hortensius ou d'un Lutatius Catulus dans certains dialogues, il se montre parfois beaucoup plus réservé sur leur véritable savoir dans d'autres écrits, notamment la correspondance [174]. La culture de Verrès n'était peut-être ni plus ni moins superficielle que celle de ces *nobiles*, habitués à recourir, comme le préteur, aux services des intellectuels et des hommes de l'art. C'est pourquoi il était difficile pour l'accusateur de l'attaquer sans paraître mettre en cause les goûts, le mode de vie, la culture de ses protecteurs présents au procès. Toute l'habileté de Cicéron consiste donc à susciter chez ces aristocrates une sorte de rejet de caste, en les obligeant à se désolidariser d'un homme dépeint sous un jour si peu flatteur qu'il ne leur

172. Cicéron, *Leg.*, 3, 30 ; voir les remarques d'E. Narducci, *art. cit.*, p. 143 ; id., *Modelli etici e società. Un idea di Cicerone*, Pise, 1989, p. 184 et 242-256.

173. Le père de Verrès était devenu sénateur sous Sylla, *RE* VIII, A2, *s. v.* C. Verres, n° 2, col. 1633-1634 (Habermehl).

174. Cicéron, *Att.*, 13, 12, 3 ; 13, 16, 1 ; *Off.*, 133.

était plus loisible de l'accueillir ouvertement dans leur cercle. Aussi, l'orateur oppose-t-il le préteur déchu aux grands hommes du passé, présentés comme des modèles d'*humanitas* : Scipion Emilien, bien sûr, Paul Emile, mais aussi Marcellus, ou même L. Mummius, exaltés en raison de leur dévouement à la *Respublica*. En interpellant les descendants des grands hommes du siècle passé, Q. Lutatius Catulus fils ou P. Cornelius Lentulus Nasica, Cicéron les place devant un choix : accepter de ressembler à Verrès en l'acquittant ou se rapprocher de leurs ancêtres en le condamnant.